

*Vie des C.C.A.F.,  
I-AEP, Convergencia*



## *A.G. STATUTAIRE DES 16 ET 17 JANVIER 2016*

Le quorum étant atteint, avec 27 présents et représentés, dont 5 pouvoirs, l'assemblée générale est ouverte à 10h

### 1 RAPPORT DES COORDONNANTS, DISCUSSION ET VOTES

#### *Rapport de la présidente des CCAF, Lucía Ibáñez Márquez*

J'aimerais en ce début d'année faire un vœu. Qu'on apporte un peu plus de reconnaissance à toutes ces années partagées entre nous, à notre histoire, à nos moments riches de travail collectif et particulièrement à ceux qui nous ont aidés, à chacun d'entre nous, à soutenir notre pratique.

Je ne ferai pas un rapport, mais vais tenter de me situer à la place de ce qu'on demande à un rapporteur, c'est-à-dire, de dire quelque chose sur ce qu'il a entendu, tout en ayant été impliqué subjectivement.

L'année dernière, nous ne nous sommes pas beaucoup rencontrés. A l'AG de janvier 2015, sous la proposition de l'ancien Conseil, nous avons décidé de faire une pause au dispositif de cartels sur la pratique. Cela nous laissait de toute évidence sans rendez-vous de travail puisque jusqu'à là c'était ce dispositif qui nous réunissait.

En revanche, nous nous sommes réunis en Conseil cinq fois. Une première rencontre a eu lieu dans le Sud, mon idée était qu'on puisse se découvrir un peu et partager nos idées et propositions pour l'association. Nous devions produire un texte d'association pour le congrès de Convergencia qui devait avoir lieu à Madrid. Michèle Skierkowski nous avait proposé un chouette argument sur lequel nous avons pu débattre et parvenir à inscrire les propositions des uns et des autres jusqu'à conclure par la signature du texte, ce que comme vous le savez, n'est jamais évident. Je garde un bon souvenir de cette après-midi de travail.

Par la suite nous avons travaillé et affiné nos propositions qui se soutenaient du désir de relance du travail au sein de l'association.

Nous les avons présentées à l'AG de juin, ce qui a suscité des degrés variables d'enthousiasme. Cette AG a été importante, elle nous a permis de mesurer le degré du délitement du lien de travail entre nous.

En manque de rendez-vous enrichissants qui relancent notre désir de nous rencontrer et continuer à élaborer ensemble notre pratique, qu'est ce qui reste ? L'ennui ? Le rejet ? La violence ? La manière collective d'appréhender certains événements m'ont mis cela à l'oreille.

Je me souviens de l'histoire racontée maintes fois par Eric Didier à propos du premier cartel sur la pratique qui se serait constitué autour de: « je te déteste et c'est pourquoi je veux travailler avec toi »

Je pense que nous n'avons pas travaillé suffisamment le « je te déteste » qui a pu émerger dans les cartels de pratique. Peut être que cela est du domaine de l'impossible. Il y a toujours de réminiscences inconscientes qui accrochent le transfert parfois violemment, c'est l'affaire de toute institution et de cela nous ne nous démarquons pas. La haine, le rejet de l'autre, peuvent être gratuits

++ et c'est comme ça.

Je pense tout d'un coup à notre actualité sociale, aux papiers de plusieurs journalistes scandalisés par les manifestations de réjouissance de jeunes de certains quartiers après les attentats. Cela a été souvent qualifié d'inhumain. Aurons-nous oublié qu'il n'y a pas plus humain que la cruauté de l'homme contre l'homme ?

Mais quant à nous dans notre association il s'agirait de pouvoir mettre en œuvre un transfert de travail qui nous permette de faire avec les boiteries des uns et des autres sans que cela finisse dans des explosions haineuses ou vulgaires. A quoi bon ?

Comment avancer, quoi inventer en on tenant compte ?

A chaque AG on fait le point sur les sortants et les entrants. Mais on revient beaucoup sur ceux qui sont partis et il est apparu même l'idée que nous devions le solliciter pour qu'ils nous donnent raison de leur départ. Il y en a qui partent en claquant la porte, d'autres sans faire de bruit et en leur reprocherait de ne rien dire. Mais pourquoi ? Nul n'est obligé de dire raison sur son départ et nous avons à respecter cela, de même que la temporalité de chacun pour nous adresser éventuellement un message. Alors, laissons que les collègues nous dissent quelque chose quand ils le voudront, ou encore, acceptons qu'ils ne nous dissent rien. Chacun peut venir à l'association, travailler avec nous puis, passer à autre chose. C'est le cas de certains de nos collègues qui ont pris la retraite et qui se sont engagés dans d'autres activités. Certains nous donnent de nouvelles bien de temps après leur départ. Je pense à la lettre que Sean Wilder nous a adressée par le Courrier et dont les collègues de Caminantes se sont saisies pour à leur tour écrire de belles lettres, d'amour.

L'insistance autour de cette question qui prend la forme parfois d'un « chercher à savoir » a un côté mortifère. Ça suffit.

Je vous propose de nous intéresser plutôt à tous les restants, nous tous qui sommes là et que continuons à fréquenter l'association. Il à aussi quelque uns qui maintiennent un lien avec nous même s'ils ne se déplacent pas à l'AG.

Qu'est ce qui nous amène encore aux Cartels ? Où voudrions-nous aller ensemble? Avec quels projets ?

Ce sont ces questions qui m'ont amené à proposer au Conseil un travail en petits groupes pour cette après midi. Parler, ne pas parler, c'est l'affaire de chacun. Mais nous avons à veiller, voir à travailler sur les conditions qui facilitent que chacun puisse s'exprimer.

On évoque souvent notre attachement au fonctionnement démocratique. Pourtant nous travaillons que trop peu autour de la diversité des idées et de

propositions, encore moins sur le désaccord. Cela organiserait le débat autour du partage des arguments et relancerait la pensée.

Sans cela l'échange reste plat et se fige. Et cela tue le désir.

Parole est donnée aux membres du Conseil pour qu'ils interviennent à propos de cette année de travail commun

*N.B. Pour cette partie et pour toutes les discussions de cette A.G., les propos rapportés, rédigés par C.C. à partir de notes de Christine Roosen et Christophe Amestoy, n'ont pas été relus par les intervenants. Que ceux-ci nous excusent si ce qui est écrit ne reflète qu'incomplètement ou de manière erronée leur intervention. Que ceux dont les propos n'ont pas été notés nous excusent aussi. Tous sont invités à poursuivre le débat dans le prochain Courrier !*

Christophe Amestoy : Cela demande la même énergie que l'on soit un petit groupe ou un grand. La responsabilité est partagée. Nous n'avons peut-être pas trouvé la bonne formule pour contenir les départs et surtout comprendre les « pourquoi » et faire quelque chose. Il y a de l'angoisse et chez ceux qui restent et chez ceux qui partent.

Entre nous, règnent trop souvent malentendus, réactivité immédiate, agressivité.

J.M Darchy : faut-il attribuer ces départs aux conflits ? Je note qu'il y a des collègues qui –rencontrent des difficultés dont ils ne peuvent pas parler ici. Beaucoup s'interrogent par rapport à leur pratique, à la mise au travail sur le plan analytique, à une remise en ordre des concepts analytiques et par rapport à des situations idéologiques actuelles. Le malaise bien au-delà de telle ou telle institution.

Bertrand Phésans : malgré un constat plutôt pessimiste, je suis d'accord avec l'idée de Lucia : que chacun se mette au travail et non que ce soit le bureau seul.

Intervention de Michel Didier Laurent : Autrement dit quand on manque d'idées, on va les chercher chez les autres (...) On se base sur l'expérience de cliniciens. Comment réintroduire dans le dialogue la possibilité, l'acceptation de se tromper. J'ai le sentiment que depuis quelques années, chacun un par un, nous en sommes réduits à la solitude. On pense mais plus dans un auto dialogue ; on peut fantasmer le monde, son institution... quand on sort de son isolement, de sa caverne, de sa solitude.

Je me demande si dans le temps actuel des Cartels on n'est pas en quête d'idées. Ce qui me désole, c'est qu'on soit dans le deuil. La question de la solitude est revenue extrêmement souvent. Quand on est dans une (la) langue, il

n'est pas nécessaire de conceptualiser ; on peut être amené à s'en aller, s'en aller seul ce qui ne va pas empêcher les autres de penser.

Reprise du tour des membres du Conseil

Marie Diebler : Solitude, isolement. Il faut lutter pour pouvoir parler.

Douloureux, pénible. Je me demande toujours faut-il que je parle ou faut-il que je me taise à jamais ?

### *Rapport du trésorier*

Christophe Amestoy distribue le bilan de la trésorerie 2015 et le présente.

Pour assurer les dépenses incontournables (courrier + envoi, site et diffusion de l'information, location de salles...), les cotisations n'ont pas été suffisantes. Il a fallu puiser dans les réserves.

Cela dit, des dépenses exceptionnelles, qui ne se répéteront pas ont eu lieu : le paiement de droits forfaitaires pour une image utilisée sur le site et les frais de réception pour la soirée controversées ce qui représente 1500 euros.

En sachant que l'on a encore 4 ans de fonctionnement possible /au budget :

4 propositions sont soumises au vote :

- 1) Laisser la cotisation telle qu'elle est et augmenter celle des correspondants
- 2) Augmenter la cotisation des membres et celle des correspondants
- 3) Diminuer nos dépenses
- 4) Cotisations identiques et idées pour plus de recettes

### *Rapport du coordonnant des Rencontres, Controverses, Cartels et site*

Bertrand Phésans : l'activité des cartels de la pratique n'a pas repris et aucun cartel ne s'est constitué comme j'en avais émis l'idée lors de notre dernière rencontre.

Aucun cartel ou « groupe de travail » ne s'est non plus constitué (ni de lecture ni sur un thème) et seuls les groupes existant depuis un bon temps déjà ont continué (entre autres, *Caminantes*, impulsé par Claire Colombier, et les groupes d'Albert Maître, Michel Didierlaurent et d'autres que j'oublie, qu'ils veuillent bien m'excuser).

Par ailleurs, nous n'avons pas continué à mettre en place la controverse.

En effet, de controverse, lors de la première rencontre de ce type, il n'y en a pas eue. Sans doute en grande partie de ma faute, j'ai pêché par excès d'optimisme. J'avais confié cette controverse à un spécialiste de l'école de Francfort mais celui-ci n'a, à l'évidence de l'après-coup, pas pris la mesure du travail ni de l'engagement pris, de sorte que notre attente est restée tout à fait déçue.

En outre, nous avons décidé de ne pas prendre un controversiste appartenant aux CCAF, ce qui s'est avéré une erreur de ma part ; à la lecture, là encore dans l'après-coup, du texte d'Albert Maître, je me suis aperçu qu'il aurait fait un

excellent controversiste. Ainsi, il est besoin de prendre du recul également avec ce genre d'exercice.

Dès lors, le constat que je vous avais proposé lors du dernier retour du cartel d'adresse à propos d'un processus mortel à l'œuvre dans les CCAF s'est brusquement révélé dans sa réalité entraînant la nécessité, pour le bureau, de remettre à plat notre fonctionnement institutionnel afin de trouver un nouveau souffle de vie.

Constat d'apparence pessimiste mais qui, en fait, nous a salutairement convaincu de mettre l'association au travail de rénovation voire de refondation. C'est ainsi que, d'accord avec et autour de Lucia, nous sommes tous tombés d'accord avec l'idée qu'il fallait que chacun se mette au travail et non seulement les membres du bureau.

C'est la raison de la forme choisie pour notre assemblée générale présente.

### *Rapport de la coordonnante de l'accueil*

Marie Diebler : il n'y a pas eu de nouveaux arrivants, une demande en attente est différée.

Martine Delaplace avait fait la demande au Conseil de pouvoir, pendant ce we d'A.G., fêter son départ, avec l'idée d'inviter à ce moment d'autres personnes qui avaient précédemment quitté les CCAF. Le Conseil n'a pas apporté de réponse.

### *Rapport des coordonnants de la Passe*

Claude Masclef est absent

Jean-Michel Darchy prend la parole

Il y a toujours des demandes de passes. Nous avons ces derniers temps moins de demandes des autres associations.

Il n'y a jamais eu de défaillance dans le protocole ni de la part des acteurs sollicités.

J'ai eu à recevoir 5 demandes. Un jury a été organisé et s'est tenu dans le lieu professionnel de Patricia Philippot que je remercie pour cet accueil. Jusqu'à ce jour, ça se déroule bien et ça met au travail.

Ce qui est intéressant c'est de constater qu'avec un même dispositif on déploie différentes pratiques selon l'esprit qui anime les différentes associations qui la pratiquent.

Aux CCAF c'est plus une transmission qui s'effectue dans ce dispositif qu'un enseignement.

Le nombre des passeurs est insuffisant et il faudra aussi faire bientôt appel à de nouveaux candidats membres potentiels du jury. Si ces jurés potentiels se renouvellent aux CCAF, ce n'est pas le cas dans les autres associations partenaires.

### *Interventions*

Serge Vallon : S'il y a une Passe , ce n'est pas seulement pour le candidat, c'est pour les Cartels.

Lucía Ibáñez Márquez: les collègues *d'Analyse Freudienne* pratiquent une passe Inter-associative depuis longtemps et rencontrent de difficultés semblables aux nôtres pour trouver des collègues et des passeurs désirant participer à ce dispositif. J'ai rencontré les coordonnants à la passe de cette association et ils ont manifesté leur intérêt pour travailler avec nous.

Annexe à ce « rapport » :

### *Essai d'argument pour la passe*

Le texte qui suit a été écrit à partir d'échanges avec Claude Masclef. Le texte de la lutte de Jacob avec l'ange qui fait fonction de paradigme repris par Roland Barthes maintient des identifications imaginaires qui ne sont pas toujours des franchissements mais, comme dit Barthes, "des coups de Jarnac". C'est celui qui porte le coup qui le reçoit ainsi que les indéterminations subjectives concernant les questions réponses.

Ce travail en cours donnera lieu à un travail en collaboration avec Claude Masclef, sur ce que la passe est pour l'appareil psychique. Recherche qui sera à mener à partir de *L'Esquisse d'une psychologie scientifique* de Freud et essentiellement des développements sur "les barrières de contact".

### *1 – Contexte*

Au début des années 70, Roland Barthes s'éloigne du structuralisme vers sa période "post-structuraliste". Parmi les étapes de ce cheminement, on peut isoler quatre études qui s'échelonnent de 1969 à 1973 :

- l'analyse structurale du récit, à propos d'actes 10-11
- la lutte de Jacob avec l'ange: analyse textuelle de Genèse 32, 23-33
- l'analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poë
- *S/Z* travail sur une nouvelle de Honoré de Balzac, *Sarrasine*, texte déjà signalé par Georges Bataille en 1957. Il procède par partition du texte découpé en lexies, inscrites sur plusieurs niveaux.

Barthes passe ainsi, sans l'abandonner pour autant, de l'analyse structurale à l'analyse textuelle, de 1969 à 1973.

Ces 4 commentaires sont autant de manifestes de l'analyse textuelle, élément de transition essentiel entre le premier et le deuxième Barthes.

Ce qui change: soit le détail des textes, leur "grain" est alors mis au centre de la lecture des textes. Ce sont des "micro-lectures" où la compréhension du texte est visée à travers un regard lent et attentif. Le détail y est valorisé.

Décomposition du texte en "lexies" (dissolution en lexies). Il récuse sa linéarité et fragmente son sens en "éclats".

Il n'est pas question de définir abstraitement l'analyse textuelle, comme "méthode" ou "théorie de lecture" en partant des thèses méta-critiques défendues par Barthes.

- *Qu'est-ce que la micro-lecture?*

Quelles sont les hésitations (doutes) de Barthes au moment où il aborde cette nouvelle approche des textes?

Le nom "d'analyse textuelle" marque un flottement dans la manière d'aborder les textes.

La méthode de l'analyse textuelle oscille entre un structuralisme modéré (actes 10-11) et une posture résolument tournée vers le textuel, le "plaisir du texte". Si on considère S/Z ou l'analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poë par exemple. Entre ces 2 pôles, *La Lutte de Jacob avec l'ange* est emblématique des tensions qui animent la pensée de Barthes

*La Lutte avec l'Ange*

La démarche y est similaire à celle des micro-lectures (dissémination, dissolution du texte en "*lexies*"). Mais l'exposé doctrinal sur l'analyse textuelle (en tant que théorisation de cette démarche) n'y domine pas le commentaire (notamment absence des lexies et des codes si envahissants ailleurs) Le concept opératoire de micro-lecture comme pratique par rapport à cette "pauvreté" théorique met avantagement l'accent sur la micro-lecture comme *pratique* et non comme *théorie* de la textualité.

Ceci révèle l'hétérogénéité de sa problématique conjuguant:

- une analyse structurale limitée
- une analyse textuelle expérimentale.

Question importante, déterminante du dosage de mélange étonnant.

Ainsi Roland Barthes écrit-il, à propos de *La Lutte de Jacob avec l'Ange* :

*" Notre passage, je montrerai comment, s'offre à une analyse structurale classique, canonique presque, ce regard sera d'autant plus justifié que nous avons affaire ici à un récit mythique qui a pu venir à l'écriture (à l'Écriture cf Spinoza sur ce point de l'Écriture) par une tradition orale; mais je me permettrai parfois (et peut être continument en sous-main) d'orienter ma recherche vers une analyse qui m'est plus familière, l'analyse textuelle (qui...) cherche à "voir" le texte dans la différence"*

Pour Barthes, l'analyse textuelle subvertit l'analyse structurale, elles se contaminent. C'est d'une articulation des deux méthodes (AS/AT) dont il s'agit, pas d'une succession.

*Enjeu*

Montrer comment la structure fait retour en son centre-même d'une part et d'autre part selon quelles configurations ces 2 pôles s'articulent.

## 2 - Le texte commenté par Barthes:

*La lutte de Jacob avec l'ange (Genèse 32/23-33) extrait de la Bible de Jerusalem.*

La méthode se porte là où le texte résiste à la compréhension (aporie). Le texte comme tel est au travail.

Chaque difficulté est lue comme une pluralité de sens possible, comme un départ de sens. Ce qui n'est pas sans faire écho au poème d'Arthur Rimbaud- *A Une Raison-* (*Illuminations, éditions GF p.154*):

*" Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.*

*Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en marche.*

*Ta tête se détourne: le nouvel amour! Ta tête se retourne: - le nouvel amour!"*

Texte qui fait lui-même écho aux quatre discours de Jacques Lacan.

La lecture de Barthes prétend donc lire le texte, y compris dans sa résistance à la lecture, là où il résiste donc, dans son illisibilité en tant que telle.

Dans ce mouvement du texte au travail, résistant à la compréhension, un parallèle avec ce qui peut advenir dans le dispositif de la passe entre passant, passeurs, 5 membres du jury, le rapporteur, le coordonnant peut il être tenté ?

Que produit la résistance à la compréhension du texte, comme tel, mis au travail indépendamment de son auteur et en fonction de sa distribution entre toutes les places impliquées par le dispositif ?

METHODOLOGIE mise en jeu par Barthes dans l'analyse textuelle:

1- Il divise le texte en 3 séquences qui correspondent aux paragraphes de l'extrait de la genèse.

Prolégomènes à la méthode

Avant d'avoir commencé à lire le texte, il faut qu'on en ait dégagé la composition.

Soit, avant de se heurter aux difficultés de la lecture, le lecteur doit en connaître leur place dans la série des séquences narratives.

Les difficultés de lecture ne se rencontrent pas seulement au fil du texte, elles sont relues (Structure préalable repérée à raison d'une série de séquences

Conséquence 1: le projet de dissémination des sens se heurte ainsi dès l'origine à l'exigence (à priori) d'une structure.

Conséquence 2: C'est après ce moment structural qui dispose les difficultés les unes par rapport aux autres que la lecture peut commencer.

*L'idée générale, géniale de Barthes est de mettre au travail le texte pour le texte, ce qu'il dit, indépendamment de ce que pensent ou ne pensent pas les actants successifs de sa lecture. Le texte dans sa matérialité, le texte nu.*

Si on décompose la dissémination du texte (proféré ab initio et à deux reprises par le passant) en autant d'actants qu'en dispose, en chicanes, le dispositif de témoignage indirect, et en articulant sur l'analyse textuelle de genèse 32, 23-33, on obtient 3 temps, non chronologiques, mais ordonnés structurellement à raison d'un déroulement institué et repérable.

A- Le passage

B-La lutte

C-Les nominations / l'a-nomination

En quoi cette méthode concerne-t-elle la passe ?

- Le passage : la difficulté reconnue, en transposant passeur 1 et passeur 2 / en calquant sur "barrières de contact", porosité , perméabilité passant/ passeur 1, perméabilité passant/passeur 2

(mais imperméabilité passeur 1/passeur 2)

- La lutte: Passeur1 / 5membres du jury qui débattent dont un rapporteur qui se tait mais s'imprègne de ce que disent les 4 autres et 2 fois puisqu'il recommence avec le passeur 2

-Rapporteur porosité également d'avoir été au contact 2 fois à l'écoute du jury  
- enfin rapporteur / coordonnant, imperméabilité, non porosité, à même de faire le tri entre ce qui s'est dit de l'effet du dit de chaque passeur (1 puis 2) sur chaque membre du jury, 2 fois "pris" ensemble, pour le rapporter au coordonnant. C'est là que le coordonnant doit être en mesure de produire une *analyse textuelle* sur le mode de Barthes dans son analyse textuelle de *La lutte de Jacob* avec l'Ange.

Il y a là une mise en suspens *mutatis mutandis* (renversement) après la lutte "jusqu'à l'aurore". On notera que Dieu, "celui qui n'a pas de nom et dont le nom s'écrit pourtant, YHW , suite de lettres, est désigné par "il", *Dritte Person*", celui qui n'a pas de nom , ni antécédent, ni successeur.

Sur l'imperméabilité du coordonnant, "il" ne se nomme pas, il laisse ou pas passer, il ne procède à aucune reconnaissance, il arrête le combat par un "déboitement", il élève cette marque sur le corps, au rang d'un tabou, inter-dire, de consommer cette partie de "la bête", disjoint du symbolique, c'est cette disjonction qui accède au symbolique, partes extra partes, faisant signe du passage. Cette procédure est à rapprocher de la notion de "Cacher" : on ne mélange pas le lait de la mère avec la chair de l'enfant. Si on transpose, au niveau du "comment-taire" propre à la modalité uni -vers- cythère- ou s'y taire, on retombe dans la modalité de l'inceste (incestus) dès lors qu'on suppose un auteur au savoir. Cet auteur s'autorise de lui même et exclu, le sujet divisé, la faille dans le savoir de l'Autre. Se trouve exclu la possibilité de soutenir S de grand A barré.

Toute la cure "doctrinée" comme mise en oeuvre du "sujet supposé savoir" (dynamique de supposition nécessaire mais aussi obstacle à la sortie du transfert, comme impasse radicale des discours successifs, qui, tous, tournent autour de ce point trou, où se conjoignent vérité et savoir sur le mode de l'incomplétude impliquant chute du sujet supposé savoir, côté analyste et destitution subjective à la charge de l'analysant. Le savoir "sans sujet"- "qui le dit?"- en place de vérité n'étant pas un savoir "su", mais on y croit par amour. (cf Freud, "l'amour de transfert a tous les caractères d'un amour véritable)

Il y a un franchissement du plan de l'identification. Dissymétrie, le passant, Jacob se nomme, il répond à la question de IL :

"**Quel** est ton nom? (Jacob) et s'entend répondre " on ne t'appellera plus Jacob mais Israël...

*"Le dieur" (manière de désigner Dieu ou l'inconscient , néologisme qui rend compte, dans cette occurrence, d'un savoir qui ne peut être attribué à quelqu'un sinon à quelqu'un qui n'est pas de ce monde -l'Autre sait que je sais qu'il sait, celui là trouve l'impossible qui mute en vérité , d'un dit qui tire sa pertinence d'être indécidable )* reste, lui anonyme, lorsque relevant Jacob / Israël, celui-ci lui demande son nom, nom de 'celui qui n'a pas de nom', il (l'ange) le bénit, pourquoi celui qui nomme aurait-il un nom (ce qui rappelle le paradoxe de Russell sur le barbier qui rase tous les habitants du village, qui rase le barbier ?).

Abstract : celui qui nomme ne se nomme pas, il est tenu, là, au "bien dire", il bénit -bene/dictus.

Ce qui est nommé, c'est le moment (*Penuel* en Hébreu) du franchissement de l'incompatibilité de la logique (structurale) d'avec le lieu. On peut marquer ce qu'on ne nomme pas, le marquer en débaptisant le lieu d'une part et l'impétrant d'autre-part. Cet écart, à lire aussi comme un déboitement du texte, un hors-texte, inscrit cette "prise", du sens, pas de la signification , hors du sillon , de ce qui ne peut se dire.

Entre structure et textuel, sexuel même, la méthode de Barthes "colle" à la "peau" du texte dans sa matérialité, ce qui résiste à la structuration est aussi ce qui le structure.

Barthes note ( cf. Barthes O.C.)

*"La mutation porte sur des Noms, mais en fait, c'est tout l'épisode qui fonctionne comme la création d'une trace multiple: dans le corps de Jacob ( le déboitement de la hanche, du nerf sciatique fait signe. Une marque sur le corps institue une coupure à la place d'un signifiant. Ndlr ), dans le statut des frères, dans le nom de Jacob, dans le nom du lieu, dans l'alimentation, création d'un tabou alimentaire, toute histoire peut aussi être interprétée comme la fondation mythique d'un tabou.*

*Les trois séquences que nous avons analysées sont homologues. il s'agit dans les trois cas d'un passage: du lieu, de la ligne parentale, du nom, du rite alimentaire: tout cela restant très proche d'une activité de langage, d'une transgression des règles du sens.*

*"Nous avons essayé de toujours rester au niveau de la structure, c'est à dire de la corrélation systématique des termes dénotant une action, s'il nous est arrivé de faire mention de certains sens possibles, cela n'a pas été pour discuter de la probabilité de ces sens (issues), mais pour montrer comment la structure dissémine des "contenus"- que chaque lecture peut prendre à son compte.*

*Notre objet n'est pas le document philologique ou historique, détenteur d'une vérité à trouver, mais le volume, la signifiante du texte".*

Il y a là, une critique implicite de la narrativité, il ne s'agit pas de raconter une "histoire" qui rendrait un récit de cure cohérent, mais de débouter, un demandeur de sa demande, là ,où il croyait perdre, il gagne, c'est " jouer à qui perd gagne".

Les thèmes (passage, lutte, nomination, rite alimentaire) sont combinés et non pas développés.

La logique métonymique est celle de l'inconscient.

La dissémination du texte, non sa vérité est importante.

Le texte du passant n'a pas, de même, à être réduit à un signifié mais à maintenir sa signifiance ouvert, signifiance ou "béance causale".

Georges Bataille aimait à dire , en ce sens, peut-être:

"qu'il n'y avait pas de livre, auquel il n'ait été contraint", face aux verrous, à faire résonner avec une autre citation, récurrente dans son oeuvre, "la coupure bande".

Cette faille dans le savoir, introduit, si j'ose dire, le savoir de l'Autre, comme issue, insu, à laquelle on croit encore, l'amour, mais qui n'existe pas, ce qui paradoxalement, fonde une existence, le possible d'une femme, d'un analyste qui puisse endosser toutes ces places dans le jeu de "l'amour et du hasard" pour reprendre un titre célèbre du cinéaste Lelouch en l'occurrence:

" Tout ça, pour ça! ", condition nécessaire pour passer de la "narrativité"/discursivité, pas de récit de cure, à une position dans l'espace, l'histoire n'étant qu'une toile de fond, qui voile le Réel.

Il s'agit de prendre ce fragment de la genèse comme paradigme de la passe en le mettant en résonance avec le texte de Freud l'*Entwurf* et la question des "barrières de contact "entre les 3 systèmes psychiques isolés en termes de perméabilité ou d'imperméabilité.

Le texte recueilli du passant dissémine en effet à raison des "actants", i.e , de tous ceux qui viennent dans ce dispositif de transmission indirect à occuper une place.

A terme, le coordonnant en sortirait indemne, passerait à travers "stécriture" (cf. Lacan Séminaire *Les 4 concepts*) sans porosité, sans contamination, il pourrait en dire quelque chose en transmettre "un bout", dans une imperméabilité totale. Faisant de facto, figure d'octroi entre "ce qui ne peut être dit" et "ce qui peut en être transmis". Bref il s'agit de l'épineuse question "du texte sans auteur".

Jean-Michel Darchy

Août 2015

## *Rapports des délégués de l'I-AEP*

Michel Didier Laurent : j'ai été élu délégué en Février 2014 sans vraiment mesurer ce qui m'attendait.

Ce qui m'intéresse dans l'I-AEP c'est la question des langues. Lors de notre première rencontre je suis arrivé sur la pointe des pieds. Il y avait des Italiens, des Belges, etc... Je savais que des statuts avaient été déposés en 2013 alors ce jour-là, je les ai demandés. J'ai juste écouté ; je n'avais pas besoin de parler car Lucia a parlé beaucoup (...). Ce qui m'est apparu c'est que j'arrivais dans un truc qui avait une longue histoire. Chacun s'adressait en langue française mais avait un bagage commun que je n'avais pas.

L'année 2014 a passé très vite. Il y a eu le séminaire de Gand en Décembre 2014. 2015 fut plus compliquée avec sans doute des malentendus et la crainte que ma colère ait été vécue comme violence et barbarie par certains.

Je me suis rendu compte que l'on pouvait devenir délégué de l'I-AEP aux CCAF et non l'inverse, ou même délégué de la déléguée en place.

Je me suis retrouvé dans un dispositif « Témoignage indirect » dans l'association belge. En y allant, j'étais traversé par des tas de pensées et en franchissant la frontière j'ai été pris par une pensée : « oublier le père. »

Ici aux Cartels il ne faudrait pas oublier que nous sommes issus de la chair... et du père.

Martine Lesbats-Aimedieu : ces deux années de délégation ont été riches en événements, qui sont cités dans le texte du courrier de Novembre 2015 (Retours, tours et détours). Nous avons été donc dynamisés par l'association italienne de Turin Soto La Mole, confrontée à une situation particulière de contrôle de l'état sur la psychothérapie...et nous avons croisés des jeunes à Turin dans un lycée et aussi à Gand; ce qui peut nous laisser espérer une transmission vivante de la psychanalyse et nous soutenir dans nos projets aux cartels.

J'adhère à l'analyse de Michel développée dans le texte qui suit et nous pourrons en débattre lors de nos prochaines rencontres.

*Le rêve, le cauchemar, l'idéal de l'entomologiste est  
d'épingler les papillons en plein vol.*

Ce « rapport » sur deux années de participation à la coordination de l'I-AEP, de janvier 2014 à janvier 2016 s'adresse de façon écrite et rétroactive à l'Assemblée générale des CCAF de 2014 & 2016 puisqu'il faut désormais compter avec les absents.

C'est de cette absence même ou de ce silence que j'ai d'abord été le délégué dans la mesure où je prenais « le train en marche » d'un collectif qui venait de se constituer en Association loi1901 et donc de déposer ses statuts.

Il s'agissait donc d'un moment très important pour cette coordination, puisqu'elle avait désormais un texte auquel se référer pour la conduite de son action. Se posait aussi la question pour un nouvel arrivant, au-delà de l'accès à la lettre même des statuts, des conditions historiques et surtout discursives de son élaboration.

Le fond, le « Grund », la mémoire inactuelle d'une telle institution ne se livrent pas dans une saisie extemporanée à l'observateur novice dès lors assigné à un mutisme candide.

Le recours aux archives, à défaut de transmission orale, le détour par les publications, la chronologie des actes, mais aussi des départs sont autant de chemins possibles à la levée de l'amnésie...chemins de sous-bois non empruntés dans ces deux années.

De l'effacement du nom naît le silence qui préside à l'écoute de paroles disparates, à l'adresse des présents et/ou des absents et, de cette amentia, la transcription scribouillarde des mots piqués ici ou là ne suffit pas à en clarifier le brouillon.

Alors, prendre la parole, en tant que délégué d'une institution suppose le renoncement à son propre nom, au nom des CCAF. Cela procède d'une étrange triangulation, puisque délégué par des « non-présents », c'est parler à leur place auprès d'autres « présents » eux-mêmes représentants de possibles absents. Charme et magie de la démocratie où personne ne parle en son nom et où l'on attend l'avènement d'un nouveau sujet.

Cette question de la triangulation ou, par déplacement, du tiers, semble récurrente dans la problématique de la délégation : lorsque le(la) délégué(e) s'adresse à l'assemblée-coordination, il(elle) le fait en place d'un (-1) et si il(elle) oublie ce (-1), la tentation est grande de ne parler qu'en son nom.

Ces deux années n'ont pas permis de résoudre ces questions, d'autant que la coordination se présentant comme « permanente », les temps de chaque association, leurs rythmes ne se synchronisent pas nécessairement avec la marche de l'ensemble.

Questions à reprendre pour deux années supplémentaires...et dernières.

Michel Didierlaurent

## *Rapport des délégués de Convergencia*

Quelle est notre orientation dans Convergencia ? Qu'est-ce que nous pouvons y apporter et en recevoir ?

Convergencia est un immense laboratoire, complexe et compliqué. Y participer met à l'épreuve nos orientations et positions, nous permet de les confronter à celles d'autres associations. Dans ce déplacement, dans la confrontation avec des associations de psychanalyse très différentes nous apprenons à mieux cerner en retour ce qui définit notre association.

Convergencia : 48 associations, donc une multiplicité de liens et d'histoires différentes. Les collègues d'Amérique Latine, par exemple, sont des travailleurs acharnés des textes. Pour eux, essentiellement, la transmission de l'enseignement de Lacan s'est fait par la lecture de ce qui est considéré comme des écrits (les séminaires).

Quand nous nous déplaçons en Amérique latine, les associations françaises se rencontrent d'une autre manière qu'ici, en France, se redécouvrent des points communs dans la manière de transmettre la psychanalyse.

Le retour de la Fondation Européenne de psychanalyse n'est pas sans effet, ils essaient d'imposer des formes de travail et reçoivent l'adhésion de plusieurs délégations latino-américaines.

Lors du dernier CEG (à Madrid) le lieu politique qui réunit les délégués des associations, notre délégation a soumis au débat la nécessité de questionner la définition sur le texte et sur la pratique de certaines procédures qui nous paraissent obsolètes et qui tendent à se dévoyer ou à se pervertir.

Notre proposition adoptée par plusieurs associations n'a pas été retenue. Mais le débat a mis en évidence une divergence des associations autour de deux positions plus au moins définies : celle qui s'attacherait à ce que les protocoles ou dispositifs, à partir desquels s'organisent les liens de travail à Convergencia, soutiennent une politique d'accueil de l'hétérogène et de l'inattendu.

Puis une autre qui viserait à maintenir les protocoles dans un confort institué qui permet de maintenir une organisation de travail qui fonctionne au prix d'étouffer la dynamique qui résulterait du débat approfondi de la divergence.

Par ailleurs effectivement les conditions du retour de la Fondation Européenne au sein de Convergencia et ce qui s'est passé au CLG de Madrid où notre proposition de clarifier éthiquement les liens entre analystes de Convergencia a été refusée, ont eu des conséquences non dites mais effectives pour la continuité « constituante » du CLF. En effet lors de notre dernière réunion CLF le mardi 02/02/2016 nous n'étions plus que deux associations à nous présenter (Analyse Freudienne et les CCAF) pour envisager la suite de nos projets de travail. Avant cette soirée Hélène Godefroy nous informait par mail qu'elle ne viendrait plus au CLF les prochains mardi car elle avait accepté une nouvelle charge d'enseignement universitaire ce qui l'empêchait de venir au CLF. Ceci sans préciser si un autre délégué de la Fondation Européenne prendrait le relais.

La seule réunion ( où était également présente Annick Galbiati du Cercle Freudien) qui s'est tenue en Novembre 2015 depuis la rentrée (Septembre ,Octobre ,Décembre et Janvier 2016 ayant été annulées ) a été l'occasion d'un nouvel accrochage à propos d'une proposition de thème présenté comme déjà validée ( Sans pourtant que nous ayons pu en parler auparavant au sein du CLF) et émanant du « fameux Grand Groupe de Convergencia »(une vingtaine de personnes qui à cause de la taille du groupe n'a pu véritablement engager un véritable travail de réflexion). Le thème proposé qui n'est pas sans nous faire sourire amèrement était : Le lien social entre analystes.

Anne Galbiati n'était pas présente à notre dernière réunion CLF de Février, sans message pour nous en dire quelque chose. Nous ne savons pas non plus pour l'instant quelle est la position du Cercle Freudien.

Avec nos collègues d'Analyse Freudienne nous avons eu le sentiment qu'il nous faudrait peut-être ponctuer cette suite d'événements (qui aboutissent finalement à la disparition du CLF ?? ) par une absence notifiée au prochain CLG en l'accompagnant d'un message rédigé en commun pour expliciter les conséquences des manquements éthiques dont ont été teintés nos « liens entre analystes ».

Le prochain rendez-vous politique à Florianopolis au Brésil sera un moment important pour poursuivre notre position déjà engagée à Madrid.

Un rebond reçu après l'A.G. : *Un esprit de l'escalier*

C'était un plaisir de retrouver ceux des CCAF qui étaient présents le samedi après-midi de l'A.G. J'ai écouté les comptes rendus des délégués à Convergencia et à l'Inter associatif européen de psychanalyse. Ensuite, selon le sort, j'ai travaillé en atelier jusqu'à la fin.

Les deux compte rendus écoutés m'ont amenée à exprimer un point de vue tiré de l'expérience de déléguée qui fut la mienne. Ce point de vue je le rappelle succinctement ici.

L'inter associatif européen est venu du souhait que certains avaient, après l'Ecole Freudienne de Paris, de renouer un lien qui n'appartenait à aucune des associations. L'espace européen s'ouvrant quoi de mieux que de tisser ce lien en tenant compte de cet espace où vivent des associations de collègues d'autres pays que la France ?

Tout cela s'est fait par cooptation. Il n'y a pas eu de politique de contact. C'est l'occasion, l'affinité et d'autres transferts qui ont fait politique. L'accord s'est fait sur ceci : aucune de nos associations ne prétend soutenir à elle seule les enjeux de la psychanalyse. Les séminaires Inter représentent l'exercice de cette singularité pour chacune des associations qui s'y risque. Je me souviens particulièrement du séminaire/performance que nous avons produit sur la passe ( 2005 ou 2006 ?).

Le son que rend le jeu associatif est bien différent du son que fait entendre notre personnage me semble-t-il. Parfois, par facilité on s'arrange du personnage-qui évite le travail.

Convergencia fut créé stratégiquement. Nos collègues sud américains du « lacano »

proposèrent d'étendre à l'Europe leur expérience d'échanges et de rencontres afin de contourner le détournement de l'enseignement de Lacan qu'opérait son gendre, exécuteur testamentaire de son séminaire. La tactique suivit.

Les CCAF sont membres de ces 2 instances et y sont reconnus.

Il est précieux de parler, d'écouter et d'être entendu en tant que délégué d'une association, certes petite, mais qui travaille le lien social. Et à ce titre il ne peut pas y avoir de « délégué.e du délégué.e ». Aussi étai-je ennuyée

d'entendre que certains avaient cette expérience. Comment transformer cela ?

Enfin, sachez que chacun des signes de lecture que j'ai reçu de quelquesuns d'entre vous m'a appris sur Margarethe Hilferding des choses qui m'ont davantage attachée à sa trace. Je vous en remercie.

Françoise Wilder

5/02/2016

## VOTES, ÉLECTIONS, DÉCISIONS

Les rapports moral et financier ont été votés à l'unanimité des présents et représentés.

*Élections au Conseil* : 1 poste à pourvoir

Dérogation votée pour Christophe Amestoy (en fin de mandat) pour qu'il continue d'être au bureau en tant que trésorier une année supplémentaire. (jusqu'à Janvier 2017)

Vote à l'unanimité des présents et représentés.

*Élections des délégués à l'I-AEP* : 2 (3 ?) postes à pourvoir.

Michel Didier-Laurent : réélu à l'unanimité des présents et représentés

Martine Lesbats-Aimedieu : réélue à l'unanimité des présents et représentés

Après débat, il n'y aura que 2 délégués pour cette année, Marie Diebler, intéressée mais voulant mesurer l'engagement que cela représente, assistera à des coordinations.

*Élections des délégués de Convergencia* : 2 postes à pourvoir

Lucia Ibanez-Marquez : réélue à l'unanimité des présents et représentés

Christophe Amestoy : réélu à l'unanimité des présents et représentés

Michèle Skierkowski continue son mandat

La cotisation de membre est maintenue à 250 euros

La cotisation de correspondant est augmentée à 80 euros

3 demi-journées sont organisées en Avignon pour continuer nos débats.

La date fixée lors de l'A.G. au 16 et 17 avril 2016 a été depuis avancée au 9 et 10 avril 2016, le week-end des 16 et 17 faisant partie des vacances scolaires de Montpellier.

La question de la mise en ligne du Courrier a été posée. Celle-ci doit-elle se faire dans une partie du site réservée aux membres ou doit-il être accessible à tous ? Le débat sera à poursuivre car nous n'avons pas eu vraiment le temps de traiter cette question.

## II QUELS DISPOSITIFS POUR LES CCAF AUJOURD'HUI ? QUELLES PERSPECTIVES POUR LES LIENS DE TRAVAIL AVEC L'I-AEP

*Mise en commun des propositions des 3 groupes et discussion*

*Groupe bleu myosotis*.....Un p'tit « forget me not »  
Un p'tit « vergiss mein nicht »

Pour évoquer Georges Brassens et ses petites fleurs, quel tirage au sort et quel hasard ont bien pu désigner ce groupe d'un « ne m'oubliez pas », d'un myosotis

également appelé « herbe d'amour » ?

Ce groupe réunissait Marie Diebler, Eric Didier, Jean-Michel Darchy, Dominique Le Vaguerèse, Michèle Skierkowski, Albert Maître et le rapporteur-scripteur.

Ces quelques notes, dans leur incomplétude, sont à resituer dans le temps d'un samedi après-midi d'Assemblée Générale, dans un temps imparti à la réflexion... mais pas seul, et donc à comparer avec les propos tenus ailleurs.

Il y fut donc question de nos dispositifs, ceux qui fonctionnent encore, mais que l'on a tendance à oublier. Éric Didier a rappelé fort à propos que la passe est mise en œuvre aux CCAF, qu'elle y a sa propre singularité, que la désignation des passeurs reste délicate et que les jurys sont ouverts à chaque association. La présence d'une écoute silencieuse au sein du travail de jury est sûrement une trouvaille essentielle. La passe est ainsi à entendre comme conception de la transmission.

S'ensuit la proposition par Albert Maître d'un séminaire I-AEP sur la passe.

Des dispositifs, il en a existé d'autres, les cartels de la pratique, par tirage au sort. Sont-ils déjà oubliés ? Ou s'agissait-il avant tout d'éviter la difficile question du tirage au sort, du risque de venir auprès de « vrais autres » ?

On fait le pari que l'institution est faite pour autre chose que broyer le sujet. L'oubli et l'amour allant souvent de pair (voir Rimbaud), ceux qui sont partis ont été évoqués sans être nommés, ce qui les constitue en la classe des « partis ».

Est-ce impossible de parler en son nom ?

De nouveaux dispositifs sont-ils à inventer ?

Est-ce la douleur du partir, de l'abandon, de la séparation qui nous rendent sourds et muet au point que ceux qui partent le fassent sur la pointe des pieds, à pas de loups, dans un silence assourdissant.

Martine Delaplace a fait la demande de partir dans les bruits d'une fête, et nous sommes pour l'instant incapables de lui répondre quoique ce soit, comme pétrifiés par cette demande vivante.

Y a-t-il dans les CCAF une véritable scission entre l'oral et l'écrit, entre penser et écrire (on ne peut pas écrire l'expérience de la psychanalyse), entre les sujets-parlants eux-mêmes ?

Questions à reprendre et ne pas taire...la présence du négatif en notre sein.

Michel Didierlaurent

---

*Groupe « vert émeraude »*

Ce groupe réunissait Claire Colombier (désignée après-coup « rapporteur »), Estelle Denecé, Lucía Ibáñez Márquez, Han Victor Lu, Marie Rheinbold, Christine Roosen, Serge Vallon, Françoise Wilder, Sean Wilder.

Se dégagent de nos échanges trois séries de propositions, la majeure partie du temps de travail ayant été consacrée à ce que nous avons appelé des « temps d'élaboration de la pratique ».

I « *Prendre en compte l'existant* » tel pourrait être le titre regroupant cette première série de propositions qui n'ont guère été développées :

1° Inscrire dans l'ordre du jour des A.G. un tour des groupes et cartels au travail. (*note de C.C. :La présentation pour être brève pourrait utiliser l'heptamètre de Quintilien,* ).

2° Organiser à nouveau des journées des Cartels où l'un ou plusieurs des groupes et cartels pourrai-en-t témoigner de son-leur travail.

3° Rendre visibles ces groupes, sinon dans une plaquette, au moins sur le site.

4° Faire en sorte que les questions à l'ordre du jour de l'A.G. soient travaillées auparavant dans les régions et qu'ainsi des travaux d'un petit groupe puissent être transmis à l'A.G. (proposition énoncée mais non développée davantage).

II « *Des temps d'élaboration de la pratique* »

C'est en partant d'un groupe au travail à Toulouse et des difficultés qu'il a rencontrées que s'est construite pas à pas au cours de nos échanges cette proposition.

M.R. et S.V. ont expliqué comment, dans ce groupe, il avait été difficile de parvenir à quelque chose qui serait une théorisation de la pratique de celui qui exposait une situation clinique. Les interventions allaient souvent dans le sens d'interprétations proposées par des membres du groupe plutôt que dans celui d'une écoute « de l'intérieur » .

Pour tenter de définir l'écoute attendue des participants, FW nous a proposé une expression de M. Safouan : dans de tels groupes, il s'agit de mettre en œuvre un « dévouement intellectuel » autrement dit de mettre son intelligence, son expérience au service de l'intelligence et de l'expérience de l'autre, de penser à l'intérieur de ce qu'il raconte.

LIM a évoqué le texte où CC parlait d'une enseignante de piano qui « entendait » dans le jeu de ses étudiants un son qu'ils n'avaient pas encore et qu'il y avait à faire sortir de sa gangue.

C'est ce que nous faisons en séance, pourquoi est-ce si difficile entre collègues ? (*cela a peut-être à voir avec les « fins de moi difficiles » selon le titre du dernier ouvrage de F. Gantheret, a dit CC*).

S.W. a relaté une expérience d'un travail en groupe où il avait eu un rôle de « modérateur », veillant à la circulation de la parole et au respect des règles relatives au travail de ce groupe.

C.R. a illustré par un exemple ce que pouvait être ce rôle de « modérateur » : dans un groupe où elle assurait ce rôle, une personne parlait de manière interminable et C. s'interrogeait sur l'art et le moment de l'arrêter, quand une participante s'est tournée vers elle : « Mais alors qu'est-ce que tu fais, pourquoi tu ne l'arrêtes pas ! ».

S.W. énonce ce que pourraient être les règles dans un temps de travail consacré à l'élaboration de la pratique :

- 1) quelqu'un veille à ce que chacun puisse parler
- 2) chacun est appelé à parler
- 3) les participants sont là pour parler de choses entendues et dites en séance.

Il conviendrait d'ajouter à la règle 1 : ce quelqu'un peut manier la « coupure » quand un participant s'installe dans un registre de parole non respectueux des règles du groupe.

Nous avons pensé que ces temps des temps d'élaboration de la pratique auraient lieu lors des regroupements nationaux, pendant une demi-journée. De petits groupes seraient constitués, pour cette demi-journée-là, autour de ceux qui auraient accepté de présenter quelque chose de leur pratique. Ils ne seraient donc pas les mêmes d'un rendez-vous à l'autre.

### III *Créer des forums*

Une autre proposition nous a été faite par LIB : travailler à mettre en place des « forums » permettant de nous inscrire dans le champ culturel, de travailler avec des artistes et de nous ouvrir à un plus large public et lors desquels seraient abordées des questions de société. Cela pourrait s'envisager avec une association partenaire, par exemple l'association italienne ou l'association de P. Philippot.

C.C.

#### *Post – scriptum :*

Dans la discussion qui a suivi, E.D. a rappelé la question que nous avions brièvement abordée, « association de psychanalyse » ou association de psychanalystes », et qu'il conviendrait mieux de formuler de la façon suivante : quelle place pouvons-nous faire dans notre association à des personnes souhaitant, après leur analyse personnelle, continuer à travailler ce qu'il en est de la psychanalyse, sans pour autant devenir analyste.

Albert Maître a estimé que notre proposition revenait à « obsessionnaliser » le

dispositif sur la pratique et relevait d'un « angélisme hygiéniste ». Une autre personne m'a dit, hors discussion, que c'était grave si les analystes avaient besoin d'être bordés (ce terme avait été employé lors du retour oral). Il y a eu aussi de vives contestations de termes employés : « modérateur », « veilleur ». « Border un groupe » n'est pas border une personne. Il ne s'agit pas de faire taire la violence, ou de la « modérer », mais de se demander comment nous la traitons : laissons-nous libre court à des prises de pouvoir, à des prises de parole abusives parce qu'interminables ou intempestives? ou est-ce que quelqu'un est là pour pointer, dire « stop », quitte à ce que quelqu'un du groupe le fasse avant celui qui en a la fonction, mais du coup non en s'opposant duellement à celui qui « déborde », mais en interpellant celui qui a pour fonction de « border » les échanges du groupe.(cf. exemple relaté par C.R.) Ce qui est à border, c'est le vide central. N'est-ce pas la condition pour que nous ne soyons pas réduits soit à exprimer « la voix de son maître » soit à nous taire ? Où nous rejoignons, me semble-t-il, le principe démocratique qui est un des fondements des Cartels, mais aussi la structure de l'inconscient.

C.C. dimanche 18 janvier après-midi

### *Groupe Jaune canari*

#### Jaune-canari : Le retour.....

Nous étions 8 au départ ( Martine Aïmedieu, Jean-Christophe Amestoy, Daniel Delot, Luc Diaz, Isabelle Dufresnoy, Yves Genin, Jacques Nassif, Bertrand Phésans ) et tous à l'arrivée. C'est dire la civilité de nos échanges en ce samedi après-midi.

La nuit qui suivit, un rêve est venu s'ajouter aux notes prises pour l'occasion. Ne pouvant faire l'impasse de la subjectivité qui infléchit inévitablement toute transmission, je choisis de le restituer pour la part qui m'a semblé faire écho à nos échanges. L'inattendu, en plus, tenait à l'angoisse qui s'y manifestait et continuait à me surprendre au réveil. Une grande maison qui a son âge. J'en sors par une lucarne (un « Was ist das » dirait Luc Diaz). Il me faut parcourir la façade d'un long mur étroit, partiellement effrité et plongeant des 2 côtés sur un *vide* inhabituellement profond pour une telle bâtisse. Je m'y déplace avec précaution à califourchon (on est jamais trop prudent). Au terme de ce parcours impossible, je dois gagner une plateforme instable et, d'un dernier pas, par-dessus le vide , me trouver en terrain assuré. Voilà, seulement l'angoisse me tient sidéré au sommet de ce mur. Dans une telle position *on y risque sa vie*. Pour revenir en arrière, ce qui serait plus sage, il me faudrait accomplir une *révolution* sur moi-même ; ce qui ici s'avère impossible. Force est de poursuivre lentement, si lentement. L'éveil est salvateur et met un terme à mon *impuissance*. Mais le souvenir du rêve persiste.

Il est difficile d'échapper à la violence, jusque dans les modalités qui permettraient de la canaliser institutionnellement comme dans la mise en jeu(x) que nous propose Jacques Nassif dans son adresse du 13 janvier à l'A.G. des CCAF. Texte intitulé : « Pour relancer le Voyage ». Seuls deux d'entre nous

l'avaient lu préalablement. Jacques nous en restitue la teneur. Les réactions, commentaires et échanges suivront ; sans mégoter sur le temps à s'y arrêter. Du courrier cosigné par les membres du conseil à la suite de l'A.G. de juin, je garde en mémoire :

- La violence survenue dans les Cartels de pratique et leur mise en suspens.
- Le glissement, d'une organisation du travail en cartel vers le groupe de travail.
- Le double abandon du signifiant "cartel" et au final : « ... proposer de nouvelles règles du jeu pour se mettre au travail »

S'il demeure un lieu qui fonctionne, c'est bien la passe. Ce qui nous est passé la veille en témoigne.

Et c'est en tant que passeur, passeur désigné "par anticipation" que Jacques produit son texte. Et si la valeur d'une passe se mesure à l'inouï qui s'y fait entendre et aux effets qu'elle produit..., cette passe est à ce titre exemplaire. Ainsi, trouvant son lieu d'adresse, ici l'institution ou l'association des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, elle mène à produite un changement de nom après avoir mis en question un de ses postulats fondateurs : pas de liste d'analystes au départ. Une *révolution* copernicienne !

Retour vers le futur : chemin faisant, il est fait retour sur un événement, et non des moindres, survenu avant la constitution des CCAF mais non sans lien avec les modalités mêmes de ce qui nous constituera. Soit un cartel constitué de J. Nassif, J. Allouch, C. Conté, C. Dumézil et A. Rondepierre, concernés comme beaucoup par le *vide* et le désarroi générés par la dissolution de l'AFP et la mort de Lacan. Un soir ils se trouvent réunis chez Solange Faladé avec une cinquantaine de collègues supposés, préalablement cooptés et dans un souci fondateur. La soirée mémorable bien que méconnue par plusieurs d'entre nous portera le nom de "soirée des noms biffés". Elle se conclura de manière singulièrement sauvage par un "pas de liste", Un ne pouvant à lui seul en constituer une.

Le groupe s'était prêté à une procédure proposée par André Rondepierre. Elle se déroulait en deux temps sous l'anonymat de l'isoloir. Dans un premier temps, chacun inscrit le nom de personnes qu'il considère comme analyste. Dans un second temps, la liste ayant été mise en ordre et au propre, il est invité à y biffer autant de noms qu'il lui plaira. A l'arrivée, il ne restera qu'un quidam (dont l'identité nous sera précisée le lendemain par Éric Didier). Chacun de tous les autres aura eu son nom biffé.

Il n'y a pas pire violence que biffer un nom et certainement avoir le sien biffé. Encore que le matin de l'AG, Michel Didierlaurent nous aura fait part de l'effacement de son nom de la liste des participants conviés à sa 1<sup>ère</sup> réunion de l'I.A.E.P. et de la place qui lui sera ainsi laissée : celle d'être en position d'écoute. Ce qui, après tout, est loin d'effacer l'analyste.

Et le pire est-il l'ennemi du bien ? Ceci me rappelle une anecdote du temps de mon internat. J'effectuais un stage à Québec. Dans la clinique psychiatrique où j'occupais un poste il m'était demandé de faire le tour de tous les patients (ils

étaient une quarantaine) dès mon arrivée. Chaque salutation du matin valait ainsi un acte codifié, comptabilisé et rémunéré en retour (ils avaient une certaine avance sur nous). Chaque « bonjour, comment allez-vous » appelait invariablement la même réponse : « ça va pas pire ». Et après 40 « ça va pas pire » je n'avais qu'une envie, celle de me recoucher en attendant qu'un pire se fasse entendre et me tire de ma léthargie.

L'analysante dont J. Nassif se trouve être le passeur ouvre la catégorie des « Ni-ni » ; ni psychologue-ni psychiatre, en mal de légitimité. Dans un souci de reconnaissance anticipée, elle avait choisi pour analyste un didacticien de la SPP. Plus tard, reçue à sa demande par son président, elle se voit opposer une fin de non-recevoir, pour la bonne raison de n'être ni..., ni... .

J. Nassif soulève la question de l'accueil que les CCAF pourraient réserver à une telle demande. Pour assurer une légitimité à cet Un en plus, il conviendrait alors d'en asseoir le principe dans l'association. D'où la proposition de reprendre le « jeu », assorti de règles qui puissent parer à la sauvagerie des temps anciens :

- mettre en place la même procédure mais pour tous les membres de l'AG réunis pour l'occasion.

- en le faisant savoir à la « communauté analytique » soit du moins aux partenaires de l'Inter-Associatif ;

- Ainsi chacun est invité à nommer 4 collègues qui n'auraient été ni un de ses analysants, ni analyste(s) et avec lesquels il aurait envie de faire cartel

- et, dans un second temps, avec la possibilité de biffer au plus 2 noms sur la liste ainsi constituée.

Nous deviendrions, non seulement une institution analytique, mais aussi une association de psychanalystes. Exit le « pas de liste ». Et le "Freudienne" de notre acronyme cède la place au "Laïque".

L'inouï/inaudible de la proposition de Jacques sera souligné par l'une d'entre nous qui, se reconnaissant comme ni-ni, dit n'y rien comprendre. Ce qui la tient au CCAF, c'est l'attachement à l'accueil et aux cartels de pratique.

Pour un autre, la mise en évidence de notre *impuissance* et de notre *vide* en présence de la demande des Ni-ni. Mais Lucia, dans un texte récent, ne nous a-t-elle pas délivré le secret qu' « un homme devient homme quand il ne bande plus » ( à voir s'il s'agit là d'un Universel ! ).

Et au passage, l'association telle qu'elle existe « meurt » et se refonde par une procédure à « y *risquer sa vie* ». « Le kamikaze » n'est pas loin.

J. Nassif force à interroger l'origine de cette violence, présente à l'origine même, "chaos originaire". Tout est lié; l'histoire, les fondements théoriques, l'inhibition à se proposer dans le social.... Dès le départ et toujours, un double lien, prix à payer d'une cohérence nécessaire et qui mène, avec l'écho trouvé chez d'autres, à soutenir : « nous sommes de bons analystes et nous refusons de le croire ».

De garantie il n'y en a pas ; et à cela 2 réponses :

- soit en s'instituant comme maître

- soit en créant des critères de légitimation; sachant qu'il n'y a jamais de bons critères.

Quelle autre offre à présenter à un Ni-ni en nécessité de légitimation pour le social que de l'inviter à ajouter son nom à une liste d'analystes dûment constituée. Et quelle meilleure garantie, pour le social toujours, de la validité d'une telle liste que de faire savoir que celle-ci se déduit du fait qu' « on ne prend pas » ; que chacun, à y être, aura préalablement passé l'épreuve d'en être biffé

Et la transmission :

Des échanges se dégagent 2 propositions :

- faire savoir comment la psychanalyse infléchit ou habite la pratique de chacun dans des champs d'interventions très divers.
- accueillir dans les cartels de pratique des se-disant non analystes et les faire témoins des modalités de travail des questions soulevées par la clinique rapportée par chacun.

Au final de cet après-midi et pour revenir à l'angoisse du début : la dissolution des CCAF symboliquement à l'œuvre avec le double abandon du signifiant « cartel » soit  $\mathcal{C}\mathcal{C}$  et la chute du « Freudienne ». Soulagement : reste le A, soit l'analyse... enrichie d'un « laïque » au prix du pas à franchir.

D. Delot , dimanche 17 Janvier

*POUR RELANCER LE VOYAGE*  
*Adresse à la prochaine A.G. des C.C.A.F.*

On le pressent, le moment est assurément venu de relancer notre association, voire de lui trouver un second souffle.

Il faudrait pour cela lui donner une nouvelle raison d'être, même si cela n'ira pas sans la remise en question, on le verra, de l'un des postulats de notre fondation.

Il m'a été pour cela donné la chance d'être mis au courant d'un fait nouveau bien significatif, qui pourra sans doute motiver la proposition que je vais vous faire, mais que je dois vous exposer un peu en détail, pour prendre mon départ.

Il y a quelques années de cela, une jeune femme, journaliste de son état, vient me trouver à Barcelone dans les circonstances suivantes : c'est la ville de son enfance, elle a décidé de revenir s'y installer avec ses deux filles encore jeunes, elle vient de divorcer de leur père et elle veut y commencer une analyse, qu'elle présente d'emblée comme se voulant didactique.

Seulement voilà, elle me demande pour ainsi dire d'être son passeur par anticipation, car il lui faut, à ses yeux, faire sa psychanalyse avec un didacticien de l'I.P.A., étant donné qu'elle ne supporte pas le sectarisme lacanien et qu'elle préfère, au point où elle en est et avec tous les risques qu'elle prend, avoir un cursus qui la légitimerait dans l'exercice éventuel de cette future profession, si c'en est une.

Bien des années se passent, et elle me fait assister aux diverses tribulations de son parcours, tout en me demandant toujours de lui fournir des indications sur ce qui peut se passer d'intéressant en psychanalyse à Paris ou à Barcelone. Un jour vient où elle se sent capable de remonter à la ville-mère, rue St Jacques, afin de demander au président en exercice de la S.P.P. de viser son passeport, pour ainsi dire, c'est-à-dire de l'accepter comme candidate analyste, au point où elle en est de son parcours avec son didacticien de Barcelone.

Et il lui est répondu que c'est bien embêtant, mais qu'elle est une "ni...ni...", et que cela ne va pas être possible. Quand elle m'a donné l'explication de cette appellation qui a, vous l'imaginez, ses lettres de noblesse à mes yeux, je n'en croyais pas mes oreilles. Ce ni-ni voulait dire qu'elle n'était ni médecin ni psychologue, comme on pouvait autrefois en être accusé par le Fisc ! Et cet oukase était prononcé dans la bouche du Président de l'association la plus directement héritière de Freud, auteur tout de même aussi d'un texte intitulé : *Zur laiën Analyse* !

Ne lui jetons pas la pierre ! Les associations d'obédience lacanienne se font peut-être plus hypocrites, mais ne se privent pas non plus de déplorer que certains de leurs jeunes candidats ne tiennent pas compte, diront-ils, soit du principe de réalité soit de l'évolution de la société, soit même de la loi récemment votée, concernant pourtant seulement le titre de psychothérapeute. La peur venant alors au secours de la victoire, ils n'hésitent plus, exigence professionnelle oblige, à fortement conseiller à des personnes plutôt brillantes et

qui ont déjà fait leurs preuves dans d'autres champs du savoir ou de la création, de revenir néanmoins à l'Université faire patte blanche, alors même qu'ils savent fort bien que leur véritable formation ne se fera pas sur ces bancs-là et pour obtenir ces tristes diplômes !...

On m'a raconté cette histoire en octobre, mais le récit de ce petit fait vrai a creusé son chemin dans ma tête, en direction du point vers lequel je voudrais vous amener, car nous avons affaire, en l'occurrence, à quelque chose qui pourrait constituer une aubaine pour notre association.

Et si elle se déclarait ouvertement comme pouvant offrir à ce genre de candidats, vraiment inconscients, n'est-ce pas, de tout ce qui se passe autour de nous, un titre qui les estampille justement comme analystes laïques ? Et si nous nous consacrons à donner ses lettres de créance à l'existence d'un tel symptôme dans le tissu institutionnel des associations décidément conformistes qui nous entourent ?

Seulement voilà : pour le moment et jusqu'à nouvel ordre, nous nous sommes gardés comme de la peste et du titre de psychanalyste et de la prérogative de le décerner que nous octroieraient soit le crédit du bon droit dont nous pourrions encore jouir soit quelque procédure suffisamment bien pensée qui nous permettrait de nous y risquer.

La passe, nous avons pu amplement le constater, serait dévoyée si elle servait à ça. Quant à notre dispositif sur la pratique, avec cartellisation et tirage au sort, il nous a précisément servi à contourner l'obstacle d'une telle nomination. Nous n'avons cessé de le répéter, il n'y a pas de nomination de l'analyste, il n'y a de nomination possible que de l'institution, en tant qu'elle vise, devenant ainsi analytique, à transmettre et poursuivre la psychanalyse. J'ajouterais : et même par gros temps ? Quand tout le monde nous conseillerait prudemment d'éviter de sortir du port ?

Seulement voilà, notre port d'attache avec tous les bateaux de haut vol qu'il a abrités, sortant donc par tous les temps, n'est plus lui-même un lieu très sûr. On s'y morfond et on s'y ennuie, on se résout (à voir le nombre qui enfle de nos correspondants) à se mettre en cale sèche, plutôt que d'exprimer le mécontentement que nous provoque notre manque d'ambition soit théorique soit pratique ; et se répand aussi par chez nous, comme sous les murs d'Elseneur, une certaine odeur de pourri...

Faut-il jeter l'éponge ? Je ne le crois justement pas, étant donné l'opportunité que pourrait nous offrir l'existence de plus en plus conséquente de ces candidats résolument ni-ni et qui ne savent, en bons ni-ni qu'on les traite, ni où ni à qui s'adresser pour parfaire leur formation et trouver des raisons d'espérer que la psychanalyse, qui souvent les a personnellement tirés eux-mêmes d'affaire, pourrait encore servir à ces autres auprès desquels il se sentent à présent capables d'en exercer la fonction, sans même envisager d'en faire une profession.

Mais pouvons-nous alors nous exempter nous-mêmes de nous décerner le fameux titre de psychanalyste auquel nous pensions avoir pu régler

définitivement son compte, n'ayant jamais l'outrecuidance de nous reconnaître analystes dans un "entre nous", mais seulement dans la situation analytique et avec de vrais analysants qui, si nous ne voulons pas sérieusement dérailler, nous intimement de le rester nous-mêmes, analysants, en dehors du temps et du lieu que nous leur consacrons.

Eh bien, même si tout cela est bel et bon, je crois aussi que les temps ont suffisamment changé pour que notre association ne puisse plus se permettre de rester engoncée dans cette position de kantien qui a les mains pures, mais qui n'a pas de mains, comme dit le célèbre apophtegme.

Je ne voudrais cependant pas que ce soit entendu comme si je pensais qu'il y aurait lieu de devenir ces loups contraints de sortir du bois, par le fait que d'autres loups, en bandes mieux organisées et constituées que la nôtre, viennent se servir dans les prairies de la jeunesse, qu'ils parviennent encore à dévoyer avec la fausse promesse d'un titre de psychothérapeute patenté.

Nous mettrons-nous à notre tour à leur enjoindre tout de même de sortir du nini, en se conformant aux normes européennes, et que sais-je encore, au lieu de véritablement se former ? Et surtout, qu'aurons-nous à proposer pour nous-même d'abord, afin de sortir de l'impasse où nous ont fourré jusqu'à présent nos statuts et toute notre histoire ?

Eh bien, il m'est revenu à ce propos un souvenir des temps anciens que j'ai souvent raconté, mais que je n'ai jamais véritablement rédigé dans un écrit. C'était juste après la dissolution de l'École Freudienne de Paris et sans doute aussi après la mort de Lacan, à l'époque de l'agitation créée par le vide institutionnel et par la fièvre à fonder qui s'ensuivait, dans ce temps fort où nous nous trouvions les uns et les autres, étant en dissolution, en mal de séparation, et juste avant l'irréversible dispersion à laquelle, bien des années plus tard, l'Inter-Associatif a tenté de mettre un terme.

On s'est en tout cas empressé d'oublier que cette dispersion a été véritablement catapultée par l'événement que je vais vous raconter et qui pourrait s'intituler : "la soirée des noms biffés", dont j'ai été le participant et le témoin effaré. Il me faut aussi rappeler que l'initiateur de la procédure qui aura été proposée ce soir-là n'était autre que l'éminence grise de notre future association elle-même, à savoir : André Rondepierre.

Qu'a-t-il proposé à la cinquantaine de collègues de toutes les générations, présents ce soir-là dans les vastes appartements de Solange Faladé, rue Las Cases ? De se livrer à une sorte de jeu, dont nous ne pouvions pas prévoir qu'il tournerait au massacre. Il s'agissait de constituer de toutes pièces une nouvelle liste des gens présents et convoqués ici de bouche à oreille, qui aurait transmuté notre statut précaire, nous faisant passer du fait au droit, afin de pouvoir légitimer dans cette assemblée ceux qui pouvaient s'y reconnaître comme analystes.

Pour ce faire, chacun irait dans un isoloir et inscrirait le nom de trois personnes qu'il considérerait comme étant de vrais analystes. Dans un second temps, une fois cette liste constituée et mise au propre, sans que soient mentionnés les

recoupements possibles de ces nominations pour le choix desquelles, je le souligne, aucune règle n'avait été édictée, chacun devait à nouveau se rendre à l'isoloir et se donnait le droit de biffer autant de noms qu'il voudrait.

Savez-vous ce qui se passa ? Ce fut le serpent qui creva ! Aurais-je envie d'associer, me remémorant le fameux calembour de Voltaire à propos de Jean Fréron. Rondepierre avait-il prévu ce qui en sortirait ? Je ne l'ai jamais pensé. Car ce n'était pas un cynique. Mais tout de même, quel résultat insensé ! À la fin de la soirée, ne restait sur la liste que le nom d'un inconnu, sans doute parce qu'il était belge, et parce que son patronyme avait à voir avec de la neutralité... Plus de trente ans après, et étant donné le tournant qu'il nous faut négocier, je proposerais que nous nous livrions à nouveau à ce même type de procédure, pour voir si, cette fois, la même folie s'emparerait de nous plus de trente ans après, nous faisant aboutir à un résultat du même ordre. Cette tentative ne se déroulerait sans doute plus en plein champ, pour ainsi dire, mais entre tous les présents à l'A.G. extra-ordinaire que nous convoquerions à cet effet, pour mettre en jeu la même procédure, en le faisant savoir autour de nous, sinon à ce qu'on appelle encore la "communauté analytique", au moins à nos partenaires de l'Inter-Associatif.

Elle serait cependant assortie des règles suivantes :

1. Chacun aurait la possibilité de nommer comme analystes quatre autres collègues parmi les membres de cette assemblée, qui seraient en fait ceux avec lesquels il aurait envie de travailler dans le cartel qu'il pourrait former avec eux.
2. Parmi ces noms, il devrait cependant se contraindre à ne pas inscrire soit des personnes qui auraient été à un moment ou à un autre sur son divan soit la personne qu'il aurait pu avoir comme psychanalyste.
3. Enfin lui serait offerte, s'il le souhaite, la possibilité de biffer des noms sur la liste qui se verrait constituée, si cela lui paraît indispensable, et en fonction de n'importe quel critère qu'il pourrait invoquer et qu'il gardera évidemment pour lui ; mais ce geste ne pourra pas se répéter plus de deux fois.

Il aurait cependant l'avantage d'entériner alors quelque chose qui aurait effectivement à voir, sinon avec une nomination, en tout cas avec la reconnaissance de l'existence dans le social des psychanalystes que notre association réunit. Et cela sans trop craindre la production d'un "*backfire*"... Nous deviendrons bien ainsi non seulement une institution analytique, mais aussi une association de psychanalystes.

L'assemblée qui se verrait ainsi nommée par entrecroisement de suppositions se confirmant les unes avec les autres s'emploierait alors immédiatement à se mettre au travail de sa destitution, si elle ne parvenait pas à enseigner et transmettre la psychanalyse à ceux et celles qui, ni médecin ni psychologue, viennent cependant leur demander l'abri d'un port qui ne serait pas seulement d'attache, mais de voyage au long cours.

Jacques Nassif

Paris, ce mercredi 13 janvier 2016

## REDOUBLER LE JEU DU DOUBLE JE ?

*Ah ! Paris,  
je ne t'aime plus,  
je ne t'aime plus,  
je ne t'aime plus...*

En ce début 2016, “Léo Ferré” s’était invité au voyage.

*Les temps sont difficiles...*

Doux euphémisme, cher Léo !

Partout des uniformes armés de fusil d’assaut.

*Quand on est seul et armé, on n'est plus seul*

*Quand on est seul et désarmé, on fait une demande pour être CRS*

*Et...*

*La solitude...*

J’ai eu la chance de voyager hors d’Europe occidentale durant mon ado-lescence. J’y avais, naïvement, tracé la frontière entre démocratie et dictature, à la présence de militaires en armes de guerre, dans les gares des secondes...

*Les temps sont difficiles...*

Cette indéfinissable densification, *pesantification* de l’atmosphère, que je ressentais, que je portais et supportais, ces regards, plus ou moins fuyant, tout à la fois, bien et malveillant, de tous sur chacun, et de chacun sur tous, était alourdie encorps par le terme de mon voyage : l’assemblée générale des Cartels Constituants de l’Analyse Freudienne, l’AG annuelle des CCAF, la statutaire, celle où l’on vote. L’on peut toujours voter en juin, voire extraordinairement... Cela reste facultatif.

*Avec le temps, va...*

*Ne chantez pas la mort, c’est un sujet morbide*

Question faculté, *les temps sont difficiles*, l’AG, de ce mois de janvier 2016, avait quitté l’Institut de théologie protestante, sis à la Santé, pour trouver asile “chez” les étudiants protestants, dans ce désormais tristement *malfameux* XI<sup>ème</sup> arrondissement. Cela promettait-il une humble et pieuse cure de jouven-ce ? Que j’y réponde par la négative ou par l’affirmative, une *même* angoisse me traversait.

*Si d’Aznavour j’avais la voix*

*Je pourrais m’voir au cinéma,*

*Mais la p’tit’ vagu’ m’a laissé là*

*Moi, moi, moi qui m’voyais déjà,*

*Les temps sont difficiles...*

La veille, “au” groupe montpelliérain, nous avons médité *les Écorces* de Georges Didi-Huberman (*Les Éditions de Minuit*, 2011). Si c’est inimaginable, alors nous devons, sans jamais cesser, tenter de l’imaginer, au risque, sinon, d’être emportés par ce dont nous nous défendons, et qui, pourtant, se loge au plus pro-fond de nous-mêmes, par ce déni de l’humanité, de la vie...

L’argument de Didi-Huberman est difficilement parable, dans son inces-sante tentative de “parer” : *c’est la nécessité de n’en pas rester à cette impasse de l’imagination, cette impasse qui fut précisément l’une des grandes forces stratégiques – via les mensonges et les brutalités – du système d’extermination nazi* (p. 31).

*Les temps sont difficiles...*



“Écorces, Georges Didi-Huberman”  
(Les Éditions de Minuit, 2011, pp. “7”, 8-9) ©photomontage L.D.

Il n’y a pas d’horreur absolue !

Il n’y a pas de chef-d’œuvre absolu !

Le nom imprononçable se serait “rétracté” : *Tsimtsoum*, il aurait “brisé les vases” : *Chevirat haKelim*, et il les aurait “réparés” : *Tikkoun*. Alors... alors...

Anselm Kiefer *retrospectait* à Pompidou, troublante mise en application anticipée des *Écorces* de Didi-Huberman. Né dans les ruines encorps fumantes du nazisme, il ne cesse de peindre, et d’écrire, dut-il méditer Torah et Talmud, la solitude fondamentale de l’être humain, et la honte primordiale, et de son insi-gnifiance cosmique, et de sa non-finitude congénitale, qui, pourtant, se finira.

*Et ce Temps qui s’est arrêté au bord de la seule invention de l’homme : la douleur !*

L’“idée” de la “belle mort” offre l’illusion de pouvoir échapper définitive-ment, et à la solitude, et à la honte. L’“idée” de “vie”, même “belle”, ne cesse de nous y confronter. *Viva la muerte !*, le cri des tripes franquistes a résonné, ce jeudi soir, à mes oreilles. Rétractés-brisés-réparés à l’image de..., nous pouvons, encorps, créer, procréer, la poésie de... Il est très difficile, pour ne pas dire qua-si-inhumain, d’aimer la vie. Aimer la vie, c’est encorps, en un même mouve-ment qui ne cesserait de commencer, aimer la mort : chacune se nourrit de l’au-tre. On ne peut pas prétendre n’aimer que l’une ou que l’autre.

*Les deux, mon p’tit gros con de djihadiste/capitaliste !*

*Les deux, mon grand p’tit nigaud de Luc !*

*Les temps sont difficiles...*

Assumer la proximité du lointain de l’autre, ce sont les mots d’Isabelle Dufresnoy, que je rassemble, ressemble, sans doute mal, et qu’il me semble, qu’elle a plus ou moins articulés dans le groupe, qui nous réunissait le samedi après-midi de cette AG de janvier.

Comment, “après”, parfois, ne pas se jeter du haut d’une cage d’escalier ?

Voire d'un pont ?  
Ou encorps, se mettre la tête dans un sac plastique ?  
*Les temps sont difficiles...*



Anselm Kiefer : *Eis und Blut* (Glace et sang), 1971.  
(coll. particulière, Allemagne) ©photo L.D.

*Si vous n'avez pas, dès ce jour, le sentiment relatif de votre durée,  
il est inutile de vous transmettre,  
il est inutile de regarder devant vous  
car devant c'est derrière, la nuit c'est le jour.*

*Et...*

*La solitude...*

*La solitude...*

*La solitude...*

Ta gueule, Ferré !

De solitude, il fut beaucoup question le samedi matin. Éric Didier en a tendu le fil acéré, entre les deux images qui manquent à nos jours, dont ne cesse de nous *entretenir* Pascal Quignard.

“Les étudiants” nous avaient loué leur sous-solitude.

Je ne peux qu'exprimer toute ma reconnaissance et mes remerciements, au style *présant* de notre bureau, à la fois pluriel et unique, encorps charmant et apaisant, sans lequel nos temps actuels seraient bien plus *difficiiiiiiiles*...

*Nous vivons une époque épique et nous n'avons plus rien d'épique*

Me revenaient les images du *docu-crétation* d'Ulrich Seidl : *Im Keller*, *tra-duhit en français* : *Sous-sols* (Damned Distribution, 2015). Me revenait la misère de l'humaine détresse, dans ces dessous glauques, tous les jours, impeccablement propres, de *certain* foyers autrichiens. Plus que les nuits des croix faisant leurs gammes, ou des bondages refaisant leurs nœuds, c'est l'image d'un large terrarium oblong, qui ne cesse de me sidérer. *Terror* est avant tout la terre. La terre terrifiante, la terre terrassante.

L'arrivée sur la terre veut dire : *hilflosigkeit*.

Plan très large. Plan immuablement fixe. Long plan fixe à hauteur du re-gard du spectateur, fatalement voyeur. Dans la pénombre du sous-sol, seul le ter-rarium est chaudement éclairé. Il s'étend au bas du mur du fond. En haut perce un sombre *was ist das ?*

À l'extrême gauche, un individu accroupi, figé. Il regarde l'immense boa, au long corps jaune et blanc, profilant presque tout l'espace de la boîte de verre. Restent une trentaine de centimètres. Inexorablement, imperceptiblement, in-croyablement lentement : vingt. Un cochon-dinde y frétille. Il frissonne. Déjà, il "sait". Déjà, il sait toute fuite impossible. Le reptile semblerait se figer.

*Soudain !*, le cochon-dinde se jette littéralement dans sa gueule. Elle s'ou-vre sans même avoir eu le temps d'en recevoir l'appel.

Sidérante co-im-pulsion. Sidérant co-ire... fulgurant coït.

Me revenaient les mots de J. Cortázar : *La memoria empieza en el terror*, La mémoire voit le jour avec la terreur. Nestor A. Braunstein les a mis en exergue de son livre : *Memoria y espanto O el recuerdo de infancia* (*Les pré-sages*, traduit en français par J. Nassif, Stock, 2011).

Dans *Écorces*, Didi-Huberman en convoque les racines sanscrites : *krtih* et *kettih*, qui dénotent à la fois la peau et le couteau qui la blesse ou la prélève (p. 71). Ce jeudi soir, nous avons médité sur ce double mouvement simultané, réciproque, sans médiation, du couteau "vers" la peau, et de la peau "vers" le couteau.

*Quand le couteau vient s'immiscer  
Dans leur castagnette figure  
Et je voyais ce qu'on pressent  
Quand on pressent l'entrevoiture  
Entre les persiennes du sang  
Et que les globules figurent  
Une mathématique bleue,  
Sur cette mer jamais étale  
D'où me remonte peu à peu  
Cette mémoire des étoiles*

J'étais d'autant plus intranquille, que, le matin même, plus ou moins cons-ciemment, et plutôt plus, ce qui revient encorps à dire moins, j'avais fait *news-letter* ce qui, à ma première lecture, s'avérait être une bombe. Et à la seconde, encore. Je veux parler du texte de l'invitation adressée aux CCAF par Jacques Nassif, à l'occasion de notre AG, *Pour relancer le voyage...* J'ai beau, ces der-niers temps, essayé de me laver les mains, sous le voile de la fausse humilité de me déclarer n'être qu'un *technicien du site web des CCAF*, je n'en continue pas moins d'y faire passer les trains, voire des bateaux...

Son texte risquait une réponse interrogative à la question que nous posait le Conseil pour l'après-midi de l'AG, à savoir : *Quels dispositifs pour les CCAF aujourd'hui ?* Et, par là même, d'emboliser d'emblée celui que nous proposait, justement, le Conseil. Ce dernier l'a, sagement, posé à sa place, dans un des groupes tirés au sort l'après-midi.

*Pour relancer le voyage*, Jacques nous invite, en effet, en effroi, à larguer nos amarres, et à affirmer au "social" : *Je suis analyste !* Une allégation pouvant avoir valeur de blasphème aux CCAF. Je m'étais abstenu, l'an dernier, de voter le rapport moral, en prétendant *mordicus* qu'il ne fallait pas lâcher cette affaire.

Et voilà que Jacques s'y mettait à son tour. En apparente contradiction, avec *tout* ce qu'il a, jusqu'à ce jour, soutenu contre vents et marées, filant sans jamais vraiment cesser la

métaphore *kleistienne* du théâtre de marionnettes. En apparence contradiction, avec le dogme des CCAF, que, par fausse coquetterie, on préfère maquiller en style : *association d'analyse (freudienne, svp !)*, et non *association d'analystes (même freudiens)*.

L'article 4 des premiers statuts des CCAF (1983) stipulait :

*L'association ne comporte qu'une seule catégorie de membres.*

Avec le rajout, en 1989, de cette précision : *praticiens de l'analyse ou non*. Depuis 1991, il s'écrit : *L'association est composée de membres intéressés à divers titres à l'analyse freudienne.*

Toujours en 1991, est apparu l'article 8, plus que jamais, d'actualité :

*L'association soutient qu'il ne saurait y avoir de titularisation d'un analyste, que ce soit par la cure ou par une procédure. Il est attendu que l'énonciation d'un sujet se déclarant analyste, qu'il soit membre ou correspondant puisse donner lieu à une élaboration dans l'association.*

C'est là où le bât a blessé, et blesse encorps.

L'invitation de Jacques en est, à sa manière, un vif écho. La question élab-oratrice appelle, le plus souvent, un pas sage par l'écrit. Ses solitudes. Le ris-que/chance, qu'il soit biffé, barré. En commun(cru)autés.

*Tout est affaire de décor*

*Changer de lit changer de corps*

*A quoi bon puisque c'est encore*

*Moi qui moi-même me trahis*

L'article 8 est à la base de tous nos dispositifs successifs sur la pratique. Ils nous posent, "aujourd'hui", crucialement questions, et, ce, au-delà de leurs non-négligeables usure intrinsèque, et diminution drastique de candidats. La ou les violences, qu'ils ont révélées, les ont mis en *suspens* depuis, déjà, un an.

Nous vivons, encorps, *grosso modo*, sous l'égide de ces statuts de 1991.

Ils ont fait, aussi, évolué l'article 2. Dès les premiers statuts, les CCAF s'y reconnaissaient un "objet" : *la psychanalyse, dénommée ici analyse freudienne*, ils s'y donnent désormais un "but" : *assurer des conditions propres à la trans-mission de son expérience.*

C'est là que le bât a blessé, et blesse encorps.

*On couch' toujours avec des morts*

*On couch' toujours avec des morts*

*On couch' toujours avec des morts !*

Le matin, chemin faisant nos contes sur la diminution conséquente de nos recettes, sont passées des "ombres" de "nos" en chair disparus. Soudain : m'est revenue, celle *sacré bonhomme* de Costas Ladas. Il ne cesse de "nous" apostropher :

*La transmission est née dans les corps d'armées, pour transmettre les ordres, les ordres du chef ! Elle est à sens unique !*

*Ni dieu, ni maître, ni code, ni quoi !*

*Pas vrai, mec ?*

OK, Ferré !

*Une seule catégorie de membre "rédhibitorise" toute velléité de p'tit chef.*

*Ni dieu, ni maître, ni femme, ni rien, ni moi, ni eux et Basta !*

C'est bon, Léo...

*La marée, je l'ai dans le cœur  
Qui me remonte comme un signe  
Je meurs de ma petite sœur, de mon enfance et de mon cygne*

Notre association ne pouvait choisir comme port d'attache, qu'un havre, à la passe étroite, et aux anneaux d'amarrage tous au même niveau. Si le premier critère reste le seul dispositif encorps bien vivant aux CCAF, et éloigne par bonheur les gros bateaux, le dernier interdit malheureusement aux petits de venir s'y amarrer.

Sans être, un tant soit peu, un vieux loup de mer (solitaire comme il se doit), on ne peut pas y accoster tout frais moulu de son charnier naval. *Avec le temps, va...*, ils se retirent un après l'autre dans les cimetières marins. Quant aux p'tits mousses, nous n'en finissons pas de (ne pas) les mettre à frire... Et notre port, de s'assécher.

*À l'école de la poésie, on n'apprend pas, on se bat !*

Et le combat cesse, *faute !*

*Il existe près des écluses  
un bas quartier de bohémiens  
dont la belle jeunesse s'use  
à démêler le tien du mien*

Allez, Ferré ! Chante-nous encorps Aragon...

La *présante* apparition de Françoise et Sean Wilder en ce début de samedi après-midi a apporté dans ces sous-sols un doux rayon de soleil ; l'atmosphère s'est faite encorps plus légère.

*Il n'aurait fallu  
qu'un moment de plus ?*

Le sort en ayant été jeté, je m'y suis hasardé au sein des *jaunes canari*. J'en écris les noms : Martine Aïmedieu, Isabelle Dufresnoy, Christophe Ames-toy, Daniel Delot, Yves Genin, Jacques Nassif, Bertrand Phésans, et ma pom-me : Luc Diaz.

*Si jamais tu t'aperçois que ta révolte s'encroûte et devient une habituelle révolte, alors,*

*Sors*

*Marche*

*Crève*

*Baise*

*Aime enfin les arbres, les bêtes et détourne-toi du conforme et de l'inconforme*

*Lâche ces notions, si ce sont des notions*

*Rien ne vaut la peine de rien*

Ce n'est même pas une refondation, à laquelle Jacques semble nous invi-ter, en nous proposant de (re)jouer au jeu, qui est au fondement même de notre association, et de pas mal d'autres. De toutes celles de tous ceux, qui ont tenté de survivre à la kalachnikov millérienne (sic), triant, à bout pourtant, son bon grain de l'ivraie. D'emblée, des noms qu'on barre. Biffés. La première fois, il s'est fini en sanglant jeu de massacre.

Sans que les acteurs en aient eu clairement conscience, ce petit jeu de massacre n'a pas manqué de continuer de se rejouer, avec plus ou moins d'in-tensité, dans nos différents cartels de la pratique. Les jurys de la passe pourraient plus facilement *sans* passer, les en-je n'y seraient pas tout à fait les mêmes.

*Les temps sont difficiles...*

C'est à une fondation, que Jacques semble nous convier : celle des *Cartels Constituants de l'Analyse Laïque*, s'est-il amusé à nous proposer. Toujours une question de nomination, motif, même, des co(-i)nstitutions de nos associations analytiques : *La passe, aux commandes !*

L'acronymie n'en serait pas si heureuse. Qu'ils soient osseux ou de bois, les calcs, ça bloque ; enfin, c'était cohérent. Il peut être important de re-garder ce que l'on a dans la cale, surtout si, pour voir la côte, l'on quitte son port d'at-tache. Mieux et/ou pire, il n'était pas seulement question *pour relancer le voya-ge* d'aller mieux voir le trait de côte. Il y était question d'aller s'amarrer dans un autre port d'attache, dans la soupe duquel, jusqu'à présent, nous n'avions, me semblait-il, jamais cessé de cracher.

*Sur les pistes de l'inconscient, il y a des balises baveuses  
toujours un peu se souvenant du frichti, de l'organe, du repu.*

Enfin, la, les, violences des origines étaient nommées par l'un des acteurs de ce cartel constituant qu'il pouvait désormais qualifier de *premier*, malgré l'interdit fondamental de Dumézil : *Cartels Constituants n'a pas de singulier* (Entretiens avec Rondepierre). *On couch' toujours avec des morts*. Jacques pou-vait nommer les quatre autres *constituants* : Rondepierre, Dumézil, Conté, Allouch.

*Ô ma sœur la violence, nous sommes tes enfants  
Les pavés se retournent et poussent en dedans  
Ô ma sœur la violence, tes enfants s'analysent  
Et du Guatemala s'en viennent des parfums  
De sang et des Guatémaltèques allant s'analysant  
Dans les ruisseaux de sang coulant comme la crème*

Plus que de bombe, Jacques nous a parlé, à propos de son écrit, d'élec-trochoc, lui semblait-il, nécessaire. Depuis les poissons-torpilles déchargeant sur la tête de nos anciens à bile noire, ne lui prête-t-on pas des vertus *cures hâtives* "dans" la mélancolie ?

Les CCAF, mélancoliques ? De cette mélancolie non-nostalgique, dont l'un des derniers cartels d'adresse avait fait son miel ? Ne s'agirait-il pas, plutôt, d'une dépression ? Ou d'un Alzheimer, au vu des troubles a-mnésiques ?

*Nous ne sommes même plus des juifs allemands  
Nous ne sommes plus rien  
Il n'y a plus rien*

Soudain, me sont repassées les "moustaches" de Christian Oddoux, déam-bulant les deux étages de l'exposition *Mélancolie : génie et folie en Occident*, présentée par Jean Clair au Grand Palais, à l'hiver 2005-06. Très vite, c'est avec nostalgie, que j'ai ressenti le vide du "chapeau" de Jean-Pierre Holtzer. Il aurait pu nous en faire sortir le "vecteur contact", *via* les vieux portraits szondiens, passés au révélateur belge.

*Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles  
A certaines heures pâles de la nuit  
Près d'une machine à sous, avec des problèmes d'hommes simplement  
Des problèmes de mélancolie  
Alors, on boit un verre, en regardant loin derrière la glace du comptoir  
Et l'on se dit qu'il est bien tard  
Qu'il est bien tard...*

Isabelle ne pouvait pas entendre la proposition de Jacques. Elle ne pouvait pas entendre que son nom soit “biffable” et surtout biffé, plus d’ailleurs, que le fait même de biffer, elle-même, des noms.

Nous étions quasi-unanimes sur ce sujet – *malbarré*.

Pour le *Dictionnaire culturel de la langue française* (sous la dir. d’Alain Rey, Dictionnaires Le Robert-Sejer, Paris, 2005), “biffer” est apparu dans la langue française en 1584, au sens d’*effacer de la mémoire*, probablement de l’ancien français, *biffe* : “étouffe rayée”. Il est parfois, malgré le manque d’attestations, rattaché à *biffe*, “objet à deux fentes”, par référence à la pratique du Palais de justice de barrer de deux traits de plume ou de canif les textes annulés.

La racine *bifida*, “fendue en deux”, interpelle le p’tit lacaniste, que je me fends, me feins, d’être.

### *Cette blessure*

*Où meurt la mer comme un chagrin de chair*

*Où va la vie germer dans le désert*

*Qui fait de sang la blancheur des berceaux*

*Qui se referme au marbre du tombeau*

*Cette blessure d’où je viens*

Na/cul-turellement, en un magnifique acte manqué farpitement réussi, j’ai effacé le fichier d’une première version pratiquement achevée de ce texte, que vous êtes en train de lire... Créer, c’est d’abord et en corps, gâcher...

Jacques nous (s’)interrogeait sur le mystère d’une écriture qui, pour être valable, valide, validée – je ne sais plus, et un peu tout ça en même temps –, devrait être écrite deux fois, avec un biffage entre les deux. Me sont revenues les deux écritures des tables de la loi, la première du “doigt” divin, la seconde des mains de Moïse, avec leur brisure (biffure ?) entre les deux.

Palimpsestes, sommes-nous...

### *Cette blessure*

*Qu’on voudrait coudre au milieu du désir*

*Comme une couture sur le plaisir*

*Qu’on voudrait voir se fermer à jamais*

*Comme une porte ouverte sur la mort*

*Cette blessure dont je meurs*

Le détonateur de l’invitation de Jacques aura été l’écoute d’une “ni, ni”, point aigu de l’analyse laïque – pléonasmie –, depuis le “ni médecin, ni prêtre” de Freud, jusqu’au “ni médecin, ni psychologue”, dûment estampillé, à la fin du siècle dernier, dans notre pays, par le passage *sous* les fourches caudines de la TVA.

Bertrand a souligné que si l’on ne peut pas dire qui est analyste, nous pourrions, peut-être, dire, au moins, qui ne l’est pas, et (re)jouer au jeu, potentiellement de massacre, que nous proposait Jacques.

D’autant plus, que la demande de l’“État”, en fin de compte, ou, plus pro-saïquement, du “lien social”, *en tant qu’il est fondé par un discours*, serait précisément celle-là : nommer ceux qui ne sont pas analystes pour les illusionner d’une garantie d’absence de “charlatans” dans nos rangs, quitte à user, sans sourciller, des critères les plus subjectifs qui soient. Les charlatans *ciarlarent* ; ils sont *faciles* à reconnaître : ce sont celles ou ceux qui *parlent avec emphase*...

Dans *Monty Python and the Holy Grail* (EMI Films, 1975), les Chevaliers qui disent “Ni”, d’abord, puis “*Ekke Ekke Ekke Ekke Ptangya Ziiinngggggg Ni*”, ensuite, sont les gardiens de la forêt et des paroles sacrées.

Ils ne peuvent pas entendre : “Ça” !

Quelle association, quels dispositifs, pouvons-nous envisager, inventer, fonder, pour accueillir les impétrants, qu’ils soient “ni, ni” ou non, d’ailleurs – on s’en fout, non ?

*Gradus ! Gradus !* nous sommes-nous écrié avec Bertrand, dans des in-cantations toutes apotropaiques de toute velléité de hiérarchie, de toute velléité de p’tit chef.

Dans son texte d’“adieux” aux CCAF, Christian Oddoux nous demandait de ne pas cesser d’interroger la différence entre *hiérarchie* et *gradus*. Lacan, en ses temps, avait estimé nécessaire l’enjeu (l’en je ?) de la *carotte*...

L’assertion sur laquelle *Analyse freudienne* scissionna : *L’institution ana-lytique si elle existe, n’est autre que la cure elle-même*, reste, en un sens, indé-passable. La psychanalyse, ça ne se transmet pas, ça ne se forme pas.

**La psychanalyse, ça (se) transfère, point !**

De corps en corps, encorps a-corps. De solitude en solitude...

*Et d’aventure en aventure*

*de train en train, de port en port...*

Oh ! Pardon, Ferré. Ça, c’est Lama, avec *The Nana*, mais *sans* un zeste...

Si ça ne transmet pas, tout au moins, ça se cultive.

Jacques a évoqué la *sauvagerie* des psychanalystes, la violence de leurs associations. Leur indépendance, farouche, susceptible, et jalouse. Son invitation serait-elle à entendre comme une tentative d’institutionnaliser cette sauvagerie ? Elle nous ferait, encorps, courir le risque probable, d’en faire éclater ladite institution, avec des dégâts collatéraux, c’est-à-dire : humains, considérables.

Sauvage, c’est, toujours et encorps, celui qui *vague seul*. Toujours et en-corps, la solitude. Toujours et encorps, l’errance, sans, même, n’en être ni dupe, ni vraiment non-dupe. Quignard médite depuis longtemps *Sur l’idée d’une communauté de solitaires* (arléa, 2015). Devrions-nous rejoindre un Port qui serait Royal ? Devrions-nous opter pour les mœurs des couvents, tout en refusant de s’y lier par des vœux ? Il me semble parfois que c’est précisément cela que nous essayons d’accomplir, dans une injonction des plus paradoxales : *sois moine (seul) dans une communauté, sans pour autant t’y lier de quelque façon qui soit*. Étrange et étonnant engagement/désengagement... Difficultés *actuelles* de l’en-gagement aux CCAF. Je les com-prends. Je les vis. De là à biffer des noms...

De là à ce que l’on puisse biffer mon nom...

L’engagé, c’est, toujours et encorps, le tueur à gages...

*Ô l’ange des plaisirs perdus*

*Ô rumeurs d’une autre habitude*

*Mes désirs dès lors ne sont plus*

*Qu’un chagrin de ma solitude*

Pour Jacques, la double contrainte nous définit. Elle est aux fondements mêmes de la ou des violences, qui nous occupent si pressément aujourd’hui. D’une part, nous nous interdisons à juste titre d’en avoir un, entonnant notre antienne préférée : l’analyste ne se conjugue qu’au futur antérieur, et seulement par l’analysant, et *blablabla*... ; d’autre part,

nous ne cessons de nous comporter “en” analystes. Nous nous étonnons, encorps, que nous puissions nous conduire, entre “nous”, tel/les de véritables canailles...

Yves a signalé, avec son léger sourire, que ce double bind constituait no-tre cohérence même. Notre co-errance même...

*Il n'en restait plus qu'un  
Et c'était celui-là  
Un port du Nord ça plaît  
Surtout quand on n'y est pas  
Ça fait qu'on voudrait y être  
Ça fait qu'on n'sait pas bien  
S'il faut s'taper l'poète  
Ou s'taper la putain... d'Rotterdam*

Dans la liste des doubles contraintes qui nous constituent, la question démocratique n'est pas la moins paradoxale ; nous continuons régulièrement à nous déclarer et à faire fonctionner une démocratie électorale, tout en sachant, no-nobstant, et ce, au moins, depuis 1993 et la scission d'*Analyse freudienne*, que la démocratie dans une association n'est qu'une fiction.

*Quand les voteurs votant se mettront tous d'accord  
Sur une idée sur rien pour que l'horreur se taise  
Quand il y aura des mots plus forts que les canons  
Ceux qui tonnent déjà dans nos mémoires brèves*

Me revinrent les discussions “politisées” avec nos collègues de *Coût freu-dien*, du *Cercle freudien*, et de l'*Insu*, que nous avons eues, à juste titre, à Mont-pellier, dans l'émoi ?, plus que dans l'émoi, de la parution récente du décret sur la “titularisation” des psychothérapeutes. En monopolisant nos élaborations, elles ont, peut-être, eu l'inconvénient d'assécher nos questionnements plus pré-cisément cliniques. Elles ont eu l'énorme avantage de nous permettre de parler avec “nos” semblables, sans trop de semblant.

*Pas seuls !, persiste et signe Françoise Wilder.*

*Le désespoir est une forme supérieure de la critique.  
Pour le moment, nous l'appellerons "bonheur",  
les mots que vous employez n'étant plus "les mots"  
mais une sorte de conduit à travers lequel  
les analphabètes se font bonne conscience.  
Mais...  
La solitude...*

Celles du vendredi sept septembre 2012 m'avaient inspiré un texte : *(se) re-tenir (par les) debout : tâche aussi désespérée que nécessaire...* Je concluais par les souvenirs d'une autre après-midi, quelque neuf ans plus tôt, le samedi vingt-deux novembre 2003. J'y avais connu le bonheur d'y assister au séminaire de François Balmès. Dans l'après-midi de ce samedi, il avait intitulé son pro-pos : *Le réel, est-ce que ça marche... ?*

Il nous y fit reparcourir, entre autres, *La troisième*, en nous y montrant un Lacan s'efforçant à la façon des théologiens de tenir les deux bouts de la chaîne, c'est-à-dire deux postulats rendus également nécessaires par des pans entiers de la doctrine et qui sont pour autant contradictoires.

*Les mots, nous leur mettons des masques,  
un bâillon sur la tronche  
A l'encyclopédie, les mots!  
Et nous partons avec nos cris!  
Et voilà!  
Il n'y a plus rien...  
plus, plus rien...*

En deçà, au-delà, de la psychanalyse, c'est l'humanité même, qui est prise dans ce double lien, prise et torturée par *l'équivocité* du langage, qu'elle habite, et qui pourtant n'existe pas. Double bind du "ni, ni" pascalien : ni ange, ni bête, et le malheur veut que...

"Ni, ni" : "à la fois, à la fois" ...

*Le sujet participe du réel en ceci justement qu'il est impossible apparemment. Ou, pour mieux dire, je dirais qu'il en est de lui comme de l'électron, là où celui-ci se propose à nous à la jonction de la théorie ondulatoire et de la corpusculaire. Nous sommes forcés d'admettre que cet électron passe en même temps par deux trous distants.* (Lacan, *Le Séminaire*, 11/03/1970, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991, p. 119)

Je reviens sans jamais cesser vers d'impossibles solutions aux solutions de continuité. Avec Michèle Montrelay, avec Françoise Wilder, je lis, je lie – j'es-saie du moins –, le "slash", celui du continu/discontinu par exemple, en lui *ap-pliqu[ant]* [...] *la fonction que lui ajoute Linda Hart : celle du avec et non du contre* (Françoise Wilder, *Ce que les femmes psychanalystes ont fait à la psy-chanalyse*, Le courrier des CCAF, 10/2009, p. 14).

J'y pense, et puis, j'oublie...

*Les fleurs à inventer les jouets d'une comète  
Les raisons d'être fou la folie dans ta tête*

J'ai eu tort à notre AG de janvier de l'année dernière. Tort, non pas de re-fuser de lâcher sur le fait de ne pas se déclarer analyste, tort de ne pas avoir vou-lu, dans un même mouvement allusif, accepter de tenir l'autre bout, et me déclai-rer encorps l'être. Comment se (re)trouver, en mêmes temps, dans deux ports d'attache aux antipodes, l'un de l'autre ? Le grand écart de ce paradoxe me fait encorps bien peur. J'ai une conscience confuse, qui fuse, qu'il serait le seul, plus ou moins, "viable" :

*Je suis analyste/je ne suis pas analyste !*

L'emploi du ne explétif : *je ne suis analyste...*, ne peut clôturer l'affaire. Même, et, peut-être, surtout pas, au pluriel : *je ne suis analystes...*

Re-mettre, sans jamais cesser, sur le métier, en questions, l'à jamais sup-posé/e – plus qu'un, pas encorps, jamais, tout à fait deux ? – sujet de l'énoncia-tion/énoncé(e) ?

Ni..., ni.../À la fois..., à la fois... ?

*Ci-gît l'imaginaire  
Il s'est noyé  
Il était nu*

Comment ne jamais cesser de tenter d'imaginer l'inimaginable ?

Pas seuls ! Sinon pour (s')écrire... Parole !

Dans *Rhétorique spéculative*, (Gallimard, Collection Folio, Paris, 1997, 1<sup>ère</sup> édition Calmann-Lévy, 1994) Pascal Quignard nous fait passer en douce ces mots que Cusa a écrit avec force : *Le plaisir que procure l'étude n'est pas la fin de la connaissance.*

*L'accroissement infini de l'ignoré est la tâche, l'amplification de l'impénétrable secret, la récompense.*

J'y pense, et puis, j'oublie...

C'est à cette navigation, des plus périlleuses, entre deux eaux, avec d'un côté : un abysse, et de l'autre : un abysse, que m'invitaient ces échanges jaunes canari.

*Tu n'en reviendras pas...*

Il y aura bien – tant que mal – des dépressions, des pots-au-noir...

Et après ?

Il y aura la mort !

Et a-lors...

La tempête semblait s'être un peu calmée ; des horizons semblaient se dégager. Il y avait bien longtemps, que je ne m'étais pas senti aussi léger en sortant d'une AG.

Une douce brise soufflait dans les voiles...

*Ah! Paris quand tu es deux bouts*

*Moi je t'aime* encorps ...

Luc Diaz *faciebat*,  
Castelnau le Lez,  
le vendredi 22 janvier 2016.

*Déjà le souvenir de vos amours s'efface*

*Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri...*

Dis donc, Léo ! C'est pas un peu fini ?

*Quand c'est fini*

*N.I. ni-ni*

*Ça recommence...*

## CORRESPONDANCES

*J'ai contacté par mail ou téléphone certains collègues. Avec leur accord, je vous transmets ci-dessous, des éléments de leurs réponses. Il y en aura d'autres à venir. C.C.*

Geneviève Abécassis : « Je pense rester correspondante des CCAF, car j'ai trop peu d'activités psychanalytiques et j'espère qu'un nouveau désir me propulsera jusqu'à Paris. »

Yvette Bonnefoy : « Je ne suis pas venue à l'A.G. car n'ayant rien reçu, j'ai pensé que les correspondants n'étaient pas invités (j'aurais aussi pu me renseigner...). Bien sûr, je reste pour cette année encore correspondante. »

Isabelle Carré : « (...)je souhaite rester correspondante cette année. À qui dois-je envoyer la cotisation? A Christophe toujours? Ma vie est bien remplie, je reviendrai aux Cartels plus tard. Je n'y renonce pas.

J'ai des nouvelles des cartels par Jacques Nassif et Jean-Michel Darchy.

Je fais toujours partie du bureau du GEPG ( trésorière cette fois) et j'ai participé à créer notre site internet avec une collègue: [GEPG.org](http://GEPG.org)

Nous avons donné une conférence publique jeudi dernier, pour des personnes intéressées par la psychanalyse. Vous le trouverez sur le site du GEPG :

<http://gepg.org/2016/01/29/la-psychanalyse-cest-quoi-les-visees-de-la-psychanalyse/#more-1517>

Nous préparons également le séminaire de l'I-AEP qui aura lieu le 4 et 5 juin à Grenoble. J'espère y retrouver certains d'entre vous. »

Claude Deutsch : « J'ai soutenu ma thèse le 4.10.2014. Je croyais en avoir informé beaucoup de gens, mais j'ai du en laisser passer. Le titre est : *Je suis fou, et vous ? – de la disqualification à la prise de parole en santé mentale* et elle est accessible sur le site de Nanterre. Pour ce qui est de mon statut de correspondant, j'avoue ne pas être clair. Je reste sentimentalement attaché aux CCAF, mais avec le temps, le lien et les raisons d'y être se délite. Il est plus clair de considérer que je n'en suis plus. Je reverrai peut-être un jour cette décision. Qui sait? Transmets mon bonjour à tous. »

<https://bdr.u-paris10.fr/theses/internet/2014PA100108.pdf>

Jean-Pierre Holtzer : « Dans un courrier ultérieur je dirai pourquoi je me retire des Cartels constituants, ni membre ni correspondant, sans rejet ni reniement. Le temps de cerveau (rendu) disponible me sert à mesurer le monde tel qu'il va. À quelle aune cette mesure ? Là est la difficulté.

Autrement dit, tout le loisir de déplier-expliquer les horreurs commises au nom du fric ou du pouvoir. Pas de repli possible. Comment conjurer la peur et se protéger et continuer d' avancer ? ... »

Dominique Lallier-Moreau : au cours d'un échange téléphonique, Dominique m'a dit qu'elle avait été empêchée par le gel de nous rejoindre le dimanche matin, et qu'elle comptait reprendre prochainement la plume que les conséquences d'une chute sur le sol mouillé de son cabinet l'avaient contrainte de poser.

Annie Sotty m'a dit au téléphone qu'elle avait apprécié les Courriers qu'elle avait reçus en 2014-5, mais qu'elle arrêta d'être correspondante.

*Lire, voir, entendre*



## *Quand Françoise Wilder rencontre Margarethe Hilferding...*

par Michèle Skierkowski

A propos du livre de Françoise Wilder : *Margarethe Hilferding, une femme chez les premiers psychanalystes*, Editions Epel, 2015.

*« Les institutions sont telles que seul demeure le nom de ceux qui fondent, adhèrent ou ollent, ainsi que celui des décollés, des déchirés par conflit. Le nom de ceux et celles qui seulement passent s'efface. »<sup>1</sup>*

Le nom de cette passante, celui de Margarethe Hilferding, Françoise Wilder nous dit l'avoir rencontré il y a 9 ans, dans une note de bas de page d'un article. Un nom certes, mais accompagné de propos inouïs, qui nous dit-elle, l'ont choquée. F. Wilder s'est alors attachée à retrouver la personne qui portait ce nom. C'est lors d'un colloque des CCAF intitulé « Les dessous du divan », en 2008, que F. Wilder nous a présenté Madame Hilferding, première étape de cette recherche qui trouve aujourd'hui son aboutissement dans ce livre.

Françoise Wilder nous indique le chemin qu'elle-même a suivi pour trouver trace de cette femme, première à être admise à la Société psychanalytique de Vienne<sup>2</sup> et qui n'avait pas d'existence dans la mémoire des psychanalystes. Elle est partie à sa recherche, considérant que quelqu'une qui s'était autorisée à affirmer « l'enfant est un objet sexuel naturel pour sa mère »<sup>3</sup> dans une assemblée de messieurs qui se demandaient si les femmes pouvaient être psychanalystes, n'était certainement pas une quelconque.

Qui était donc Margarethe Hilferding ? Françoise Wilder nous dresse le portrait d'une femme singulière, première femme chez les premiers

---

<sup>1</sup>*Margarethe Hilferding, une femme chez les premiers psychanalystes*, F. Wilder, Editions Epel, 2015, page 8.

<sup>2</sup> La Société psychanalytique de Vienne est l'association de ceux et celles qui furent nommés « après-coup » les premiers psychanalystes et qui se réunissaient chez Freud le mercredi. Cf. *Les premiers psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, trad. Nina Bakman, Paris, Gallimard, 1979.

<sup>3</sup> Ou encore : « Il n'y a pas d'amour maternel inné. [...] il semble que ce soit l'interaction physique entre la mère et l'enfant qui suscite l'amour maternel.[...] et si nous admettons chez l'enfant l'existence d'un complexe d'Œdipe, il trouve son origine dans l'excitation sexuelle procurée par la mère – ce qui présuppose une excitation érotique identique chez celle-ci. », op. cit., page 64.

psychanalystes, mais aussi première femme à faire des études de médecine jusque-là réservées aux hommes.

Née à Vienne en 1871, de famille juive, intellectuelle passionnée, M. Hilferding militera pour la cause des femmes et le contrôle des naissances. Ses luttes politiques et sociales seront toujours au plus près de la vie concrète des femmes ouvrières. Sa vie s'achèvera en 1942 dans le camp de Treblinka.

J'ai lu ce livre comme la rencontre, par le fait même de la psychanalyse, de deux femmes. Elles se rencontrent, là, chez Freud, un mercredi, lors des séances de la Société psychanalytique de Vienne. Qu'est-ce que cette société ? Ceux qui en font partie, (puisque'il n'y a pas de femme avant ce soir-là) seront nommés plus tard « les premiers psychanalystes ». Se nomment-ils ainsi ? À ce moment-là ? Pas certain. Ils se qualifient d'abord comme médecin... et inventent la psychanalyse. Théoriciens, curieux, ils cherchent... et trouvent.

De quoi est-il question ? De l'entrée de Madame Hilferding dans la Société du mercredi. Elle est médecin, (tout va bien !) mais elle est femme. Ils ont déjà mis bien du temps à accepter sa candidature – l'un, Sadger, disant son opposition de principe à la venue de femme dans la société du mercredi. Il faudra l'autorité de Freud pour que ce principe ne fasse plus obstacle. Les choses ne seront pas pour autant faciles pour elle ; il faudra plusieurs tours de scrutin pour qu'enfin elle soit admise. Et elle aura à tenir une conférence.

Cette conférence s'intitule : *Les fondements de l'amour maternel*. De quoi va-t-elle donc leur parler ? De la vie sexuelle des femmes, de la masturbation que les fillettes pratiquent « sans culpabilité », dira-t-elle. Et plus encore, de ce qu'on peut nommer une érotique maternelle, allant jusqu'à affirmer que « l'enfant est un objet sexuel pour sa mère ». C'en est trop pour ces messieurs qui ne l'ont admise qu'avec réticence. Tout à coup les voilà sourds. Ils se hâtent de recouvrir ce qu'elle vient de leur dire par des discours insipides. Prompts à discourir sur la nature féminine, La femme, ils ne pourront pas entendre ce que vient leur dire une femme, dont les propos ne sont pas du registre de la spéculation théorique, mais s'appuient sur son expérience. « Médecin des femmes et des filles », c'est ainsi qu'elle se qualifiait. Les propos de Margarethe Hilferding ne seront pas repris ; ils ne subsisteront que dans les notes prises par Rank, secrétaire de ces réunions.

A partir de cette rencontre, ce soir-là, à la Société du mercredi, Françoise Wilder ne quittera plus Margarethe Hilferding. La composition et le style de ce livre témoignent d'une position particulière de l'auteure vis-à-vis de celle qu'elle s'emploie à sortir de l'oubli : une présence, un accompagnement plutôt qu'une objectivité ou une neutralité d'historienne. De ses années d'enfance

jusqu'à sa disparition dans le camp de Treblinka, F. Wilder se tiendra aux côtés de M. Hilferding, avec respect, et une certaine amitié.

Ainsi, nous donnant lecture d'un poème traduit par Margarethe Hilferding dans ses années de jeunesse, Françoise Wilder écrit : « *Au dernier vers, je l'ai trouvée. Elle est là lestée d'inconnu, à découvert d'une souffrance sans plainte. Elle écrit dans le retrait. Peut-être compose-t-elle comme je le fais ; dans un coin au nord de la maison, devant un mur. La lumière et le soleil sont consignés dehors.*<sup>4</sup> »

Si l'éducation des filles dans le milieu social de M. Hilferding est éducation aux savoirs, cela ne va pas sans une multitude de restrictions. Si nager, courir, grimper aux arbres sont choses interdites, il ne reste alors que l'immobilité de la lecture, de l'écriture, de la rêverie. Françoise Wilder nous décrit Margarethe Hilferding à la fois rêveuse et en lutte contre cette tendance : « *Les sciences naturelles s'opposent à sa tendance ; elle les choisit. La médecine, parce que c'est possible et pratique, dira-t-elle. Et moi qui sais ce que cette possibilité lui a coûté, je m'émerveille* ». <sup>5</sup>

Les études de médecine sont réservés aux hommes, alors elle se faufile : « *Elle s'est glissée dans quelques cours de médecine selon la permission qui lui en est faite par l'un ou l'autre des maîtres* ». « *J'aime cela : qu'elle aille partout où elle peut, partout où c'est intéressant, partout où c'est possible* ». <sup>6</sup>

Et puis, comme d'évidence, elles en viendront toutes deux à dialoguer. Françoise Wilder questionne Margarethe Hilferding sur les suites de sa démission de la Société psychanalytique de Vienne. Celle-ci répond, précisant ce que la psychanalyse était pour elle : « *Il y a dans les hypothèses de Freud l'outil qui permet de singulariser chaque façon de souffrir, de désirer, de vivre. Mes patientes étaient des femmes pauvres, souvent mal traitées et de plusieurs façons. Chercher avec chacune ce qui lui était propre et insoumis au collectif, voilà ce à quoi la psychanalyse contribuait dans ma pratique* ». Elle poursuit en interrogeant à son tour, non sans quelque malice : « *Je ne sais pas si la psychanalyse a trouvé, dans votre temps, un régime de critique qui ne se réduise pas à des affrontements de personnes, à de brusques mouvements d'appareils.* »<sup>7</sup> !

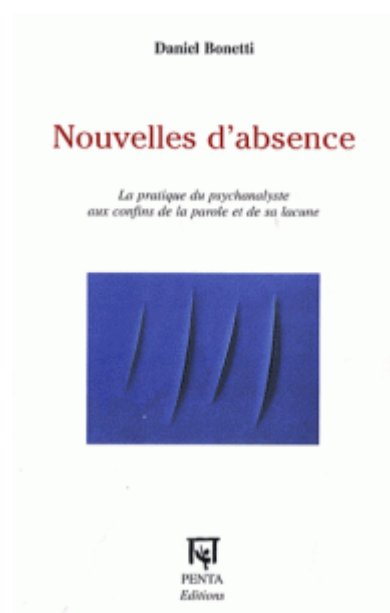
---

<sup>4</sup> Ibidem, page 13.

<sup>5</sup> Ibidem, page 26.

<sup>6</sup> Ibidem, pages 36 et 37.

<sup>7</sup> Ibidem, pages 94 et 95.



Son dernier ouvrage.

Souvenons-nous aussi de *L'arbre effeuillé et autres brindilles...* publié par notre collègue Gérard Albisson dans les « Carnets de psychanalyse », et qui avait reçu le prix Œdipe le Salon en 2006.

*« Des histoires d'amour ? Et pourquoi pas le dire ainsi...  
Que toute cette affaire, incroyable, quasi anachronique, se passe encore de nos jours, qu'on appelle une psychanalyse, comment est-ce parler ? » p. 32*

C.C.

## AGENDA

- 9/10 avril 2016 *Journées des CCAF en Avignon*
- 18/19 mai 2016-02-11 *Coordination de l'I-AEP*
- 4/5 juin 2016 *Séminaire I-AEP à Grenoble*  
« L'acte analytique et la diversité des pratiques du psychanalyste »
- 19/20 juin 2016 *A.G. des CCAF*
- 26/27 juin 2016 *CLG de Convergencia à Tucuman*
- 17/18 septembre 2016 *Coordination de l'I-AEP*
- 28/30 octobre 2016 *Séminaire du GAREPF à la Martinique*  
« Transfert et lien social »

Les arguments des Séminaires de l'I-AEP se trouvent sur le site à l'adresse  
<http://www.iaep.eu/agenda/>

## BLOC – NOTES

Jean-Paul Bucher nous communique son adresse mail :

[jp41.bucher@gmail.com](mailto:jp41.bucher@gmail.com)

Yvette Sellès-Lagorce nous informe de sa nouvelle adresse professionnelle

14 rue de Belfort  
87100 LIMOGES

*Les textes pour le Courrier n° 2/2016 sont à envoyer au plus tard  
pour le 23 mars 2016*

*à Claire Colombier [ccolombierpro@gmail.com](mailto:ccolombierpro@gmail.com)*

*La brochure Contacts 2016 sera jointe à ce numéro, tout changement  
d'adresse postale, électronique, de numéro de téléphone, est à communiquer  
pour le 15 mars 2016 à Isabelle Dufresnoy [isabelle.dufresnoy@gmail.com](mailto:isabelle.dufresnoy@gmail.com)*